

33  
1972

# Sommaire

**Liminaire** p. 5

## **Sur les grands chantiers**

**René Caclin** p. 9

## **Objectivité de la Foi :**

- Comment se pose à nous la question de l'objectivité de la Foi ?  
(**Equipe Services**) p. 15
- L'interrogation critique des sciences humaines.  
(**Equipe Services**) p. 23
- Travail en psychiatrie et mise à l'épreuve de la Foi.  
(**Un membre de l'atelier santé**) p. 39

## **En participant aux obsèques de Raymond Bouttefeux**

**André Depierre** p. 55

# Liminaire

*Ce numéro de printemps nous apporte à la fois des témoignages et un dossier de travail.*

*Ce dossier se présente sous la forme de trois fiches autour du thème de l'objectivité de la Foi. Il ne s'agit pas d'un produit fini, mais d'une étape de recherche et d'une recherche d'équipe : celle des Services. Oser parler aujourd'hui d'objectivité de la Foi peut paraître illusoire ou téméraire. Comment être capable de formuler correctement des repères qui aient quelque garantie d'objectivité dans un tel contexte de flottement et de transition ? C'est pourtant ce défi que relève l'équipe des Services en s'appuyant sur une expérience.*

—:—

*Et d'abord — et c'est le 1<sup>er</sup> ARTICLE — le point de départ est clairement exprimé : comment se pose à nous la question de l'objectivité de la Foi ?*

*Le règne de la rationalité moderne, marqué essentiellement par la loi englobante du travail et par la rigueur implacable de l'esprit scientifique, accule sans cesse le croyant à chercher un nouveau langage de la Foi : ce langage est massivement aujourd'hui celui de l'hypothèse, de la subjectivité et de la recherche. Mais c'est ce langage-là qui est lui-même contesté par les sciences humaines, et qui passe au crible de leur interrogation critique. « Nous découvrons ainsi un chantier de travail plus exigeant qui nous oblige à ne pas nous installer dans l'entre-deux de la recherche comme dans un univers confortable ».*

—:—

*Le 2<sup>e</sup> ARTICLE présente deux fiches de travail plus concrètes qui, à travers deux hommes : Feuerbach et Freud, expriment une double approche d'une même critique fondamentale dont la résonance demeure si moderne.*

— C'est d'abord Feuerbach, ce « portier », celui qui ouvre et ose le premier la critique la plus radicale avec cette affirmation qui retentit, depuis plus de 100 ans, au sein de la conscience contemporaine : « Le désir constitue l'origine, l'essence même de la religion. L'essence de Dieu n'est rien d'autre que l'essence du désir ». Simple projection de son propre désir, Dieu aliène l'homme, le rend étranger à lui-même et, en définitive, le rend à son propre néant : « Pour que Dieu soit tout, l'homme n'est rien... ». « L'homme doit abandonner le Christianisme. C'est seulement alors qu'il deviendra homme ».

— Dans la ligne de Feuerbach, Sigmund Freud radicalise la critique en introduisant le ver du soupçon qui démasque et déchiffre l'ensemble des processus cachés de la psychologie humaine. La religion devient alors la « névrose obsessionnelle universelle » et Dieu « n'est que l'écho de nos cris de douleur ».

Feuerbach et Freud sont devenus pour notre temps ces maîtres incontestés du soupçon qui déploient un oracle de plus en plus large. Il ne s'agit pourtant — comme c'est souvent le cas aujourd'hui — ni de les ignorer, ni de les mépriser, ni de les adorer. Ils portent à la conscience croyante une interrogation radicale et salutaire qui attaque la racine même de la Foi. Mais quel est l'impact réel de cette interrogation aujourd'hui qui, comme le regrette Paul Ricœur, « n'a guère commencé à purifier la foi des croyants » ?

—:—

C'est cette purification existentielle de la foi qui est l'objet du 3<sup>e</sup> ARTICLE consacré dans ce numéro à l'objectivité de la Foi et qui s'intitule : « Travail en psychiatrie et mise à l'épreuve de la Foi ».

Écrit par un membre de l'atelier Santé, cet article a d'abord été publié dans la revue *Présences* (1). Il exprime une démarche personnelle rude et solitaire. Il manifeste et illustre, comme un exemple parmi d'autres, la ré-

---

(1) N° 118 de *Présences*, 69, rue Danton — 91 - DRAVEIL.

A ceux qui s'intéressent aux problèmes psychiatriques actuels, signalons le prochain numéro (119) de *Présences* :

Crise de la Psychiatrie (R. ANGELERQUES et G. DAUMEZON).

Les orientations contemporaines de la Psychiatrie (ROBERT CASTEL) et un ensemble de contributions sur malades et familles face aux courants psychiatriques d'aujourd'hui.

*sonance considérable que peut avoir sur une conscience ainsi engagée l'interrogation psychanalytique. A travers et au delà du décapage qu'elle suscite, cette interrogation provoque une nouvelle manière de comprendre, de vivre et d'annoncer sa Foi.*

—:—

*Ce numéro nous offre également un double témoignage : celui d'un prêtre ouvrier qui vit la condition ouvrière la plus rude sur un grand chantier de Savoie et celui d'un autre prêtre ouvrier qui, lui, meurt au sein de cette même condition ouvrière dans une usine à Lyon.*

« BISTROT — BOULOT — DODO »

*C'est une véritable séquence des « Temps Modernes » de Charlot. Mais une séquence qui nous déporte 150 ans en arrière, aux origines du monde ouvrier, car il s'agit du même mépris de l'homme. Le témoignage de René CACLIN nous coupe le souffle. Il nous parvient comme un cri et comme un appel qui déchirent notre sécurité. Au cœur du monde ouvrier actuel, des générations d'hommes, de marginaux, d'étrangers connaissent le même broiement et la même solitude concentrationnaire qu'au début du siècle dernier. Ils demeurent sans défense, sans recours, sans langage. Et l'Eglise leur reste aussi lointaine et étrangère que la société. René a accueilli, plus que d'autres, cette singulière interpellation.*

—:—

*S'inscrit dans la même veine, le deuxième témoignage. Il porte sur toute une vie brusquement révélée à elle-même et aux autres par le déchirement de la mort : Raymond BOUTTEFEUX, prêtre ouvrier à Lyon, meurt en effet subitement à son travail le 9 mars dernier.*

*Ses obsèques rassemblent dans une même amitié autour de son cercueil la multitude de ses frères qui le pleurent. Journée lourde de souffrance à travers laquelle perce cependant une étonnante espérance. Chacun à sa manière, André DEPIERRE, à l'église, et un militant syndicaliste, sur la place, expriment l'un et l'autre ce qui habite le cœur de tous : la certitude qu'une telle mort porte un avenir et une lumière.*

# Sur les grands chantiers

René Caclin

---

**Bistrot... boulot...  
dodo...**

6 h 15 - 12 h ; 13 h 30 - 19 h. Cela, six jours par semaine, soit 66 h par semaine. C'est un minimum. En réalité, au moins 2 ou 3 jours par semaine, il faut « couler », ce qui fait terminer la journée à 20 h ou plus (22 h 30). Une semaine de 72 heures !

Voilà l'horaire de travail de ceux qui bâtissent les studios de « L'ALPAGE » à LA ROSIERE (station de ski) 1850 m d'altitude. Ajoutez à cela qu'environ la moitié des ouvriers ne « descendent » pas le samedi soir et travaillent encore le dimanche matin.

Inutile de dire qu'en dehors de ce temps de travail, il ne reste plus grand'chose pour les repas et le sommeil. On travaille, on s'alcoolise un peu, on dort.

Cela se situe dans une station de sports d'hiver, hors saison, donc en sommeil ; pas de distraction, pas de journaux, pas d'information. A 7 dans une chambre, on ne peut pas écouter la radio si on ne veut pas gêner les copains. Lire est impossible ; la lumière empêcherait les autres de dormir. De toute façon, on est trop abruti pour avoir envie de penser, de lire et, à plus forte raison, de se recueillir.

**" Les prisonniers  
du boulot "**

Il ne s'agit pas d'un travail à un rythme humain (c'est pire qu'à la tâche). Le matin, on sait ce qu'il faut faire dans la journée. Et la journée se terminera lorsque ce sera fini. Evidemment, on a toujours le conducteur de travaux sur le dos et qui ne sait pas commander sans gueuler et jurer (il faut bien affirmer son autorité comme on peut).

Le chef de chantier est bien trop jeune (19 ans). Passablement incompétent, et aucun sens de l'organisation du travail, ce qui n'arrange rien.

Malgré cela, ce qui compte, c'est uniquement le rendement. Peu importe les hommes ; ce qu'il faut c'est que « ça monte » dans n'importe quelles conditions, même avec un matériel insuffisant. Que les hommes se crèvent, peu importe. Vers 16 heures, subitement un bruit court : « ils veulent encore couler ça et ça » ; on sait ce que cela veut dire : c'est encore des heures en perspective et, malgré soi, on accé- lère encore le rythme.

## “ Merci patron ”

Surtout, ne pas croire qu'un tel travail, à cette cadence, loin de sa famille, en altitude donc plus pénible, dans des conditions pré- caires de logement, nourriture de mauvaise cantine, froid (— 15 le matin, + 30 à midi) soit compensé par quelque avantage. Certes l'hôtel est payé par le patron, mais on ne touche évidemment aucun frais de déplacement. Tout juste 2 heures sont payées pour « monter » le lundi et 2 h le samedi pour « descendre » ; mais si, pour quelque raison personnel, on ne fait pas la semaine complète, on perd évi- demment ce temps de transport !

Les tarifs horaires sont les mêmes « qu'en bas ». Aucune prime spéciale (au moins les 2 premiers mois, elle n'est venue que le troi- sième mois). Et il ne faut pas chercher à comprendre.

Le travail du dimanche et jours fériés est payé à 50 %... Après la première paye (5 F de l'heure), je réclame au directeur de travaux : il a deux réponse : « je trouve que les coffrages, ça n'avance pas tel- lement » (comme si j'étais le seul coffreur !...).

« Il y a les jeunes, eux, ils y vont... ». Ça veut dire : « vous com- mencez à être vieux, ce qu'il faut, c'est du rendement : un étage par semaine ».

Evidemment, il est vrai que pour suivre ce rythme il faut être en pleine force de l'âge. Passé 40 ans, on a du mal à suivre dans ces conditions. « C'est pire qu'à Cayenne » disait le plus vieux du chan- tier (51 ans), le seul plus âgé que moi.

La moyenne d'âge est très jeune : entre 18 et 25 ans pour la plupart.

Tout est tellement bien orchestré qu'on risque de se laisser prendre au piège « si on termine dans le temps, je vous promets une bonne prime »... On l'attend encore ! Facilement les copains tombent dans le « jeu » de ce rythme. « Il faut finir avant la neige. En montagne c'est comme ça on ne peut rien dire ». Un copain proposait au conduc- teur de travaux de « forcer un peu cette semaine pour avoir quand même les 2 jours fériés (dimanche 31 et Toussaint) ».

Le 11 novembre on nous fait travailler sans nous demander notre avis, à 50 %... Sur ma dernière feuille de paye, il manque 12 heures. Lorsque je réclame, on me répond : « je compte les heures de tra-

## Les Temps modernes selon Charlot

vail effectif, je ne compte pas les heures de chauffe ». Bref, depuis la neige, on nous a automatiquement enlevé 1 h ou 1/2 h par jour, car « le rendement n'est pas le même ».

Cependant l'horaire officiel n'a pas changé. Ici, pas question d'intempéries. Bref, c'est le conducteur de travaux qui fait la loi. Il n'y a rien à dire.

Inutile de parler de vestiaire, réfectoire.., si on réclame, on répond : « il vous faut un palace ». Résultat, on ne se change pas pour aller manger le midi ; certains, même pas les soirs. Il est vrai qu'il faut faire un réel effort pour rester à peu près propre, se raser, se changer.

ou : là où l'Homme n'est plus un homme.

Le nombre de nationalités représentées sur le chantier crée évidemment des divisions (Portugais, Nord-Africains, Italiens, Turcs, Français). Autant de clans fermés qui se jalourent, se critiquent ; pas question de s'unir. « Avec les autres, c'est pas possible ».

Même dans le travail, c'est chacun pour soi. J'ai fait équipe avec deux Portugais ; ils n'ont fait aucun effort pour parler français (alors qu'ils le parlent fort bien)... Ça ne rend pas les relations très faciles, même seulement sur le plan travail. Le rythme, la fatigue, fait qu'on s'engueule facilement pour des bricoles (même entre bons copains). C'est d'ailleurs seulement dans ces moments de plus grande fatigue et d'énervement que viennent les réactions ; face au chef, elles sont violentes et se terminent toujours par « si t'es pas content, tu peux prendre ta caisse ».

Comptent seulement le travail et la nourriture. Après un mois, à l'hôtel, la nourriture a baissé sensiblement en quantité et qualité. C'est la dessus seulement que j'ai vu réagir un peu. Mais la plupart râlent par derrière ou laissent les plats repartir à la cuisine.

A l'hôtel également on est parfaitement exploités. De toute façon, on ne sera jamais des clients de la station, les hôteliers le savent bien ; nous sommes cependant une clientèle sûre (il n'y a pas d'autre hôtel capable de nous recevoir). Pour eux, le principal est donc de gagner le plus possible sur nous ; résultat, ce n'est plus un hôtel, c'est une très mauvaise cantine, un très mauvais cantonnement.

Bref, pas de réaction sur l'essentiel de nos conditions de vie. On laisse faire, on est vaincu, on a baissé les bras : « C'est comme ça en montagne, on n'y peut rien ; si on dit quelque chose, on se fera foutre à la porte ».

Aucun sujet de conversation (sauf travail et nourriture).

On ne parle pas politique, pas plus syndicat ; on ne veut même plus savoir quels sont nos droits : « de toute façon ILS ne nous donnent que ce qu'ils veulent nous donner ».

Lorsque j'ai demandé s'il y avait un syndicat dans la boîte (550 ouvriers) on m'a répondu : « il y en avait un, il était pour le patron ».

C'est à peine si on parle du tiercé. Même plus des femmes.. On ne siffle plus les filles qui passent sur la route. On a l'impression que, même pour ceux qui sont mariés, la vie de famille n'a plus sa place ; très rares sont ceux qui reçoivent des lettres. Dans un fait divers du journal local, je vois la mort, par accident de travail, d'un ouvrier de l'entreprise (père de famille nombreuse). Je lis l'article aux copains. Réaction : « Ça va leur coûter cher (aux patrons), ça fait le deuxième en six mois ». Rien sur la famille, rien sur la sécurité.

On n'est plus que des brutes au travail, des machines à rendement. On n'ose même plus prendre une cuite le soir, car on sait que le lendemain la journée en serait encore plus dure.

On n'est plus des Hommes.

La cadence de travail, le nombre d'heures, ont pris toute la place.

Impossible d'aller chez le coiffeur, d'acheter la moindre des choses ; le samedi soir, tout est fermé lorsqu'on redescend, le lundi ce n'est pas encore ouvert. A la station, on ne peut trouver que des bricoles, et bien plus cher qu'ailleurs.

Mais en faisant des heures (certains plus de 300 heures par mois) on sait qu'à n'importe quel prix horaire on aura une grosse paie à la fin du mois (près de 200 000 anciens francs pour les mieux payés). Cela permet aux émigrés, Portugais en particulier, de partir pendant la saison d'hiver, pendant 2 ou 3 mois ; ce qui les arrange bien et le patron aussi.. Mais que reste-t-il des conquêtes ouvrières ?

« On est ouvrier, on le restera toujours » ; « les patrons ont l'argent, ce sont eux qui commandent » ; « nous, on ne peut que s'écraser ». Et de fait, on s'écrase bien. On est en train, sans s'en rendre compte, de torpiller tous les avantages acquis, à quel prix, depuis des années, par les copains.

Avec le temps qui passe, la fatigue qui s'accumule, les déceptions lorsqu'on réclame, on finit facilement par se laisser prendre par le système. On ne sent plus tellement les besoins élémentaires à tout homme, on se fait à la situation ou en s'en va. A vrai dire on se « clochardise » (bien plus qu'aux Sans-Logis de Caen). Ne comptent plus que deux choses : le travail et le ventre. L'alcoolisme, bien que non aigu, est réel. La sensation de force, du coup de fouet, de gaité que donne l'alcool, on en a finalement besoin pour tenir le coup.

**Jésus-Christ**  
**Eglise où es-tu ?**

A ce sujet, il n'y a rien à dire pour la toute simple raison que le problème ne se pose pas. Il n'y a pas de problème. D'ailleurs, comment l'Eglise pourrait-elle parvenir jusque sur ces chantiers, si ce n'est par quelques P. O. (il y en a eu quelques-uns dans la région sur les barrages, on s'en souvient encore).

Ce monde est déjà en dehors de la société, il est évidemment à plus forte raison en dehors de l'Eglise.

A ce sujet, on peut dire que tout est à faire. Même si, dans leur village d'Italie ou du Portugal, les copains ont comme une certaine Eglise, ce n'est pas cette Eglise-là dont ils ont besoin ici..

Si on parle un peu de tout cela à des gens d'Eglise, prêtres ou chrétiens il y a deux réactions :

**OU BIEN** ils se scandalisent en pensant que des hommes peuvent accepter de vivre cela. Il est vrai qu'il faut avoir perdu une bonne part de ce qui fait qu'un homme est un homme ;

**OU BIEN** ils disent : c'est impossible. Evidemment lorsqu'on connaît la classe ouvrière par le biais des militants d'A.C.O., c'est un tout autre visage que l'on voit.

Ce visage-là aussi, il existe, il faut le savoir ; mais pour le savoir, il faut être dedans.

# Comment se pose à nous la question de l'objectivité de la Foi ?

*Equipe Services*

---

## *Le dénominateur commun de nos itinéraires*

Notre foi est remise en cause parce que beaucoup d'hommes autour de nous ne la partagent pas, remise en cause par les données massives de la vie moderne.

Nous sommes constamment confrontés à des compréhensions de la vie humaine où la foi n'intervient pas.

**A/ Il y a la loi  
englobante  
du travail**

Elle se présente d'abord comme un impératif immédiat : il faut travailler pour vivre et trouver sa place au soleil dans la société industrielle. Mais elle définit aussi une manière de vivre où la compétence professionnelle et les connaissances techniques sont les bases réelles de l'existence sociale. La vie moderne est commandée par la maîtrise des forces productives ; les rapports des hommes entre eux dans notre société sont d'abord des rapports de production. Dans ces rapports, « le métier », « la dépendance à l'égard de la matière »,

« le dosage des engrais » tout comme « les cadences de travail commandées par le rythme des machines et les carnets de commandes » ; « la loi de l'offre et de la demande », « la maîtrise du marché », « l'aspiration aux biens de consommation », tout comme « la stratégie et la tactique syndicales » ne cessent de définir un horizon de vie où le langage sur Dieu apparaît massivement comme un langage irréel, sans rapport véritable avec la réalité vécue au jour le jour.

**B/ Il y a la logique  
de l'esprit  
scientifique**

Qu'il pratique la science ou qu'il n'en saisisse que les résultats spectaculaires, l'homme moderne sait qu'un fait réel est un fait vérifiable et contrôlable. Une preuve scientifique aboutit à un constat et à une explication de la réalité. Le savoir scientifique manifeste la valeur de ses constats et de ses explications dans ce qu'il produit autour de nous (applications techniques).

Sans preuve, sans vérification, sans contrôle, une proposition n'est pas une affirmation dans notre société, elle n'est tout au plus qu'une hypothèse dont on ne peut dire au départ si elle est vraie ou fausse.

Face à ces exigences de l'esprit scientifique, il ne nous suffit plus aujourd'hui d'affirmer le contenu de notre foi, il nous faut encore vérifier ce contenu, en contrôler les bases, en manifester la vérité.

Dire : Dieu est et Jésus-Christ est son envoyé, est une affirmation qui nous semble trop grosse, une affirmation gratuite qui tombe immédiatement sous le feu des contradictions.

**C/ Il y a l'autonomie  
et la consistance  
des projets humains**

Ce ne sont pas les questions sur l'existence de l'homme et du monde qui retiennent l'attention de nos contemporains, mais les possibilités de transformation qu'ils peuvent mettre en œuvre dans la société. Le marxisme fournit à la fois des analyses cohérentes sur le système industriel occidental et il ouvre la voie à un dépassement révolutionnaire : il apparaît à beaucoup comme le modèle d'une pensée moderne en prise sur la réalité.

Etre en prise sur la réalité avec des objectifs précis qui permettent l'efficacité : tel est l'idéal de beaucoup. Il s'agit moins d'interpréter et de donner signification à sa vie que de la transformer. L'homme d'action d'aujourd'hui sait qu'il se meut dans le domaine du relatif et du transformable. Les seuls vrais problèmes sont les butées que rencontre l'action sociale, syndicale ou politique : il s'agit de problèmes posés à la responsabilité et à la maîtrise de l'homme. Ils relèvent d'une rationalité tout humaine. L'amélioration des conditions de vie est l'enjeu majeur des projets sociaux : ces projets reconnaissent souvent leurs limites mais ils sont vécus sous le signe d'une autonomie qui cherche à étendre son emprise.

Sans parler d'auto-suffisance (ce mot connote trop la vision d'un monde fermé sur lui-même alors que nous sommes dans un monde qui se cherche), on peut dire que le monde de l'homme moderne est le monde de l'action responsable qui met l'accent sur la compétence, le savoir-faire, la précision des objectifs. La vie est sous le signe des possibilités de l'homme. Le salut est entre les mains de l'homme, il n'est pas à recevoir d'ailleurs ou de quelqu'un d'autre. Ce monde ne se présente pas sous le signe du Salut de Dieu. « Si tu savais le don de Dieu »... cette parole de Jésus à la Samaritaine ne semble pas avoir d'écho dans les préoccupations de nos contemporains.

*Note* : Cette rationalité moderne apparaît cependant battue en brèche par les dénonciations des non-sens de notre société, par les appels à l'utopie, par les divers courants gauchistes, par les hippies, par les besoins de rêve, d'irrationnel, de paradis artificiels, par de nouvelles formes de religiosité qui redonnent à Jésus-Christ la vedette. La grande société rationnelle est contestée par les formes diverses de contre-société.

Il s'agit bien de brèches dans la cohérence qu'ambitionne la société contemporaine, de brèches où s'engouffrent bien des aspirations profondes de l'homme, bien qu'elles soient le plus souvent incontrôlées. Elles nous disent, comme bien d'autres phénomènes (les grandes liturgies du sport ou des rassemblements collectifs) que l'homme se passe difficilement

de « religion », qu'il est « viscéralement religieux ». Un magazine comme *Lui* ne craint pas de parler « d'escalade de la croyance » au cours de ces dernières années.

Mais si ces faits peuvent à juste titre nous interroger, et même parfois nous fournir quelques raisons de penser que la foi a un avenir, ils ne fournissent aucun point d'appui solide pour exprimer la foi de l'Eglise, puisque le plus souvent ils s'inscrivent en faux par rapport à elle.

### *Notre langage de croyants devant ces données massives de la vie moderne*

#### **A/ Le langage de l'hypothèse :**

Dans un premier temps, nous sommes assez généralement renvoyés au langage de l'hypothèse.

Dieu, disons-nous par exemple, « restera toujours une hypothèse, une hypothèse sur laquelle des hommes ont bâti leur vie, une hypothèse qu'ils mettent à l'horizon de leur existence, chacun la vérifiant pour son propre compte, mais de toute manière, une hypothèse qui ne s'imposera jamais ».

Explicitement ou implicitement, la démarche de beaucoup d'entre nous aujourd'hui est marquée par cette problématique : Dieu comme une hypothèse vérifiable personnellement, sinon Dieu comme hypothèse tout court. Il nous paraît souvent difficile d'en dire plus. Le « langage de la conviction n'est plus le nôtre ». « Nous le connaissons ». Nous l'employons encore « lorsque nous sommes avec des gens qui ont cette culture-là » et que « nous avons quelque chose à faire avec eux ». Nous l'employons même, sans doute encore assez souvent par habitude acquise. Mais nous savons d'expérience que c'est un langage qui ne passe plus, un langage hermétique à la mentalité moderne, un langage qui paraît tributaire d'une métaphysique dépassée, ou marqué en coin par l'intégrisme, un langage qui ne rend pas compte de ses affirmations au regard des connaissances et des problèmes actuels.

**B/ Le langage  
de la subjectivité :**

Comment avancer dès lors pour tenter de faire la vérification de notre foi, pour dire quelque chose de l'hypothèse que nous posons à l'horizon de notre vie ?

Nous sommes renvoyés les uns et les autres à notre propre subjectivité. Et le langage que nous allons employer va être marqué de ce signe de la subjectivité. Nous employons alors des expressions comme celles-ci, prises au hasard de divers comptes rendus : « Ma relation à Jésus-Christ je la vois surtout comme »... « Ce qui est important pour moi, c'est »... « Ma relation à Jésus-Christ m'apparaît comme »... « J'ai interprété le Christ comme »... « Pour moi la relation à Jésus-Christ doit »... etc.

C'est le langage habituel de nos premiers tours de table, en beaucoup de nos rencontres, lorsque nous nous efforçons de ressaisir le contenu de notre foi : ce qu'il nous paraît encore possible de dire avec suffisamment de loyauté et de vérité, c'est ce que représente la foi au cœur de notre propre vie.

**C/ Le langage  
de la recherche :**

La confrontation que nous menons entre nous nous permet cependant de ne pas en rester au langage de l'hypothèse et de la subjectivité. Nous entrons ensemble dans le langage de la recherche : la foi est recherche, recherche de Dieu, recherche de J.C. dans la lecture du signe de son humanité, dans la rencontre du mystère de sa personne. La foi comme recherche, c'est finalement la perspective dans laquelle nous respirons le plus à l'aise.

Elle nous permet de prendre nos distances à l'égard d'un positivisme dogmatique qui nous semble bien encombrant : la foi n'est pas un ensemble de vérités formulées en dogmes, elle est notre quête de Dieu. Les dogmes ne font que poser les jalons de cette quête de Dieu sans en épuiser le sens. L'Eglise est la communion de ceux qui avancent vers une vérité à découvrir. L'intelligence de la foi est une intelligence en développement, elle n'est pas une intelligence statique, fixiste.

La perspective d'une foi en recherche nous permet également de nous situer à l'égard du positivisme scientifique. Dieu ne peut se trouver, se vérifier et se contrôler comme un phénomène de notre monde. Si Dieu se prouve et se vérifie, ce ne peut être que dans l'itinéraire même de notre foi qui suscite notre liberté au plus profond d'elle-même. La preuve de Dieu, c'est l'épreuve de notre vie affrontée à la proposition de la foi. L'enjeu d'une recherche commune sur la foi est justement de mettre au jour cette épreuve que nous faisons les uns et les autres de la vérité de notre foi. Cette vérité ne nous apparaît pas clairement dans nos situations diverses, mais nos confrontations peuvent nous mettre sur la voie de ce qui nous dépasse les uns et les autres. C'est bien ce qui nous mobilise dans notre travail de recherche commune.

Si nous prenons les réflexions qui émanent des ateliers et de nos diverses rencontres, nous pouvons dire que, globalement, dans notre expression commune, nous en sommes là. La foi comme recherche représente pour nous une voie positive, exigeante, libératrice à bien des points de vue, une voie qui mobilise la réflexion et l'action. Mais en même temps commencent à pointer d'autres questions où l'on discerne l'impact diffus ou précis des sciences humaines, le jeu de l'interrogation critique de notre époque. Ce sont ces questions qui ont fait surgir dans notre vocabulaire le thème de l'objectivité de la foi. Nous découvrons un chantier de travail plus exigeant, qui nous oblige à ne pas nous installer dans l'entre-deux de la recherche comme dans un univers confortable. Du moment que l'horizon est ouvert et que l'on peut avancer et chercher, tout est bien, pourrions-nous dire. Oui, mais ce n'est pas suffisant. Des vérifications plus radicales sont maintenant exigées de nous.

### ***L'interrogation critique des sciences humaines et l'objectivité de la Foi***

Les sciences humaines nous rejoignent sur le terrain même où nous nous sommes placés pour vérifier notre foi — elles introduisent le ver du soupçon dans nos confrontations —. Le

langage qui nous permettait de situer notre originalité de chrétiens en recherche ne nous suffit plus. Notre liberté dans la foi de quoi vit-elle, de quoi se nourrit-elle ? De fantasmes, d'un monde imaginaire, du produit de notre désir humain toujours en mal d'au-delà et de compensations inaccessibles, ou d'une réalité effective ?

Notre démarche de foi recouvre-t-elle un objet ou est-elle victime d'illusions qui tiennent à l'insuffisance de notre compréhension de la vie humaine et de ses ressorts cachés ?

Dans un langage imagé, un théologien protestant, H. ZÄHRNT, rend bien compte de la situation où nous nous trouvons :

« Nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'une crise de valeur en théologie dont on voit mal les dimensions. Tous les grands mots, les images, les concepts de la Bible, que l'Eglise continue à manier comme s'ils allaient de soi, sont devenus pour la plupart de nos contemporains comme du papier-monnaie qui n'est plus couvert par l'encaisse métallique correspondante, celle de l'expérience. Et beaucoup de chrétiens et de théologiens, des pasteurs, des professeurs, sont assis sur un gros tas de ce papier-monnaie, et ils refusent d'admettre qu'il ait perdu tant soit peu de sa valeur. Or, il ne s'agit pas ici d'une oscillation passagère des cours, c'est l'étalon qui réglait la valeur de la devise, c'est Dieu même qui est devenu incertain et par là tout le système — toute la « théo-logie » — a été ébranlé. C'est pourquoi le problème central n'est pas aujourd'hui celui de l'Eglise, mais celui de Dieu ».

(H. ZÄHRNT — « Dieu ne peut pas mourir » — Ed. du Cerf, p. 11).

Nous ne sommes pas interrogés seulement sur la valeur existentielle de notre témoignage chrétien, sur l'originalité de nos attitudes de croyants en recherche, mais sur le contenu même de notre témoignage, sur ce qui fonde nos démarches. Quel que soit le style nouveau d'existence chrétienne que nous adoptions et que nous inventions, quelles que soient les distances et les libertés que nous prenions à l'égard d'un lan-

gage traditionnel qui sonne mal à nos oreilles, le mot Dieu demeure la pierre d'achoppement sur laquelle nous devons nous décider. Parler de christianisme sans Dieu, centré avant tout sur la personne de Jésus-Christ, n'est qu'une manière illusoire d'éluider la question, car l'Évangile ne cesse de nous parler de la relation au Père qui fonde la mission de Jésus-Christ. On ne peut parler de fidélité à Jésus-Christ si l'on change la nature véritable de son message. Dieu est la vérité en Jésus-Christ, il est la vérité de la foi. « Il est vivant le Dieu devant qui je me tiens » disent les hommes de la Bible.

Tout l'enjeu d'une réflexion sur l'objectivité de la foi est de mesurer nos propres expressions de foi à l'aune de cette affirmation fondamentale de la Tradition biblique. Dans son obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix, Jésus-Christ a vécu pour nous la vérité de cette affirmation. Il n'a réduit en rien la transcendance de Dieu, il nous a manifesté à quel point cette transcendance divine était le sens de notre humanité. Il nous a révélé, dans son itinéraire et dans sa propre personne, la filiation divine de l'homme.

La rationalité tout humaine de notre société ne rend pas aisée la proposition d'une telle Révélation, elle accuse *la différence de la foi*. L'interrogation critique des sciences humaines nous oblige à nous demander si cette différence n'est pas le produit de cerveaux humains qui ne parviennent pas à accepter les limites de la condition humaine et qui ne cessent de donner à leurs rêves, aux images que forge le désir insouvi de l'homme, la consistance d'une réalité.

Questions nouvelles dans leur forme, sans doute, mais questions finalement aussi vieilles que l'humanité et que l'histoire de la foi a toujours portées en elle. Le mot Dieu recouvre-t-il ou non une réalité ? Notre époque a sans doute le privilège — bien inconfortable pour nous, certes — de ne nous épargner en rien l'acuité de cette question. A travers les données de notre culture moderne, comment travaillons-nous à y répondre, sans chercher à l'éluider ? Tel est sans doute l'enjeu fondamental que nous avons discerné sous le thème de l'objectivité de la foi.

# L'interrogation critique des sciences humaines

*Equipe Services*

---

*Ce texte se décompose en deux parties : une fiche « Feuerbach », accompagnée d'une note sur Marx ; une fiche « psychanalyse ». Il doit être considéré comme un instrument de travail qui nous permet de prendre la mesure des questions posées à la foi par les sciences humaines et leur méthode critique. Guy Poitevin, qui l'a rédigé pour l'essentiel, pendant les deux mois de sa collaboration avec l'équipe des Services, a réussi à condenser en quelques pages les réflexions de Feuerbach et de Freud sur la religion. Il nous présente à la fois les thèmes et l'outillage conceptuel qui interviennent dans ces critiques très radicales. Son travail a un caractère technique que nous n'avons pas voulu gommer ; le vocabulaire pourra faire difficulté, nous en sommes conscients. Mais nous retrouverons dans ces pages bien des questions sur la foi que notre société véhicule et qui ne cessent de réapparaître au hasard de nos échanges, qui sont sous-jacentes à nos démarches, qui expriment très précisément ce sur quoi nous butons bien souvent.*

*Cette fiche demandera des explicitations et des reprises au long de notre recherche commune. Son intérêt majeur est de vous présenter les instruments de pensée qui ne cessent d'intervenir quand nos contemporains tendent à dire que la foi n'a pas d'objectivité, qu'elle ne recouvre pas d'autre réalité que celle que l'homme peut lui accorder d'une manière illusoire, au gré de sa misère, de son désir ou du délire de son imagination.*

## FICHE FEUERBACH

Feuerbach est un peu le « portier » qui a exprimé, après les avoir vécues au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques-unes des démarches *athées* qui marquent le monde moderne. Il manifeste la réaction *contre l'ancien règne* de l'« esprit du christianisme », à un moment où les *progrès* des sciences naturelles, des techniques, de l'industrialisation, donnaient à la *raison humaine* l'immense espoir de pouvoir enfin rendre *l'homme heureux dès cette terre*. Un certain idéal technocratique actuel se situe dans la même ligne, agressi-

tivité anti-religieuse en moins, mais avec les mêmes questions larvées.

Sciences et scientisme. Technicisme. Rationalité positive. Bonheur terrestre, immédiat. « Progrès ». cf. A. Comte. Saint-Simon. Foi dans l'évolution culturelle.

Voici quelques-uns des traits toujours vivants, en nos réflexes culturels, du monde qu'il annonçait : ils nous questionnent sur l'objet ou le contenu de notre foi.

## Emancipation de la raison humaine : sécularisation

Si au début, le terme de « *sécularisation* » désignait juridiquement un *transfert de propriété et d'usage* de biens ecclésiastiques à l'Etat, très vite il en vint à signifier un effort d'*émancipation culturelle* à l'égard de la tutelle que l'Eglise exerçait en divers secteurs de la vie.

Car la *culture moderne* est incompatible avec la *foi chrétienne*. Ce thème est au point de départ de la démarche critique de Feuerbach. En effet, la foi est un dogmatisme d'idées fixes traditionnelles ; elle est un despotisme sur les consciences ; elle est un dualisme abstraitement spirituel de la chair et de l'esprit ; et tout cela parce qu'utilisée par un appareil ecclésial réaction-

naire et répressif allié du pouvoir politique.

Ce *pouvoir spirituel* tient en esclavage l'esprit de raison et de recherche, la libre autonomie des arts et des sciences :

« L'esprit humain, libre, conscient de soi, assumant tout, englobant tout, présent partout, universel, pensant, scientifique ».

Feuerbach est d'abord disciple de Hegel et il reprend l'essentiel de sa pensée dans un sens anti-chrétien qui enlève toute validité au contenu de la foi : *le savoir absolu de la raison humaine une et universelle* s'y oppose en effet parce que

1/ L'esprit religieux est une pensée particulière, bornée, figée, « hors du courant de l'histoire en mouvement », se retranchant en lui-même hors de l'immense mouvement dialectique de l'unique esprit infini de l'humanité, toujours en gestation et en recherche : toute vérité n'est jamais qu'un point de vue relatif, un moment qui doit être dépassé.

2/ L'esprit religieux est le règne d'une autorité absolue extérieure à la démarche libre de la raison humaine, aux méthodes expérimentales des sciences, au progrès culturel.

« La raison est un acte par elle-même, un acte absolument autonome. Ce qu'elle saisit, elle ne le saisit qu'à partir d'elle-même et par elle-même; seul ce qui est conforme à la raison est un objet de la raison. La raison est le principe et la cause d'elle-même; elle est « causa sui », l'Absolu

dans l'homme. Comprendre est l'acte de la plus pure indépendance ».

Dès lors, admettre un donné traditionnel au contenu déterminé et particulier, « ex auctoritate », est contraire à l'esprit moderne qui ne saurait admettre aucune objectivité a priori de la foi, de cette façon.

3/ L'esprit religieux avance toutes ses idées sur Dieu, ses systèmes théologiques, ses vérités absolues, comme un bouclier pour se défendre contre les aspirations d'émancipation sociale et politique des hommes. Il sert la répression. Un groupe social n'impose des vérités absolues que pour consolider ses intérêts, son pouvoir, sa situation. L'esprit d'orthodoxie est l'arme de la volonté de puissance et l'étouffement du progrès, en verrouillant les consciences par des tabous culturels, moraux, politiques.

## Transformer les théologiens en anthropologues

A/ « Le savoir que l'homme a de Dieu est le savoir que l'homme a de lui-même, de sa propre essence ».

« Dans l'essence de Dieu, c'est ta propre essence seulement qui l'est objet, en elle se présente devant ta conscience seulement ce qui se trouve derrière ta conscience ».

« Dieu est l'intériorité manifeste,

le soi exprimé de l'homme; la religion est le solennel dévoilement des trésors cachés de l'homme, l'aveu de ses pensées les plus intimes, la confession publique de ses secrets d'amour ».

A la différence de l'animal, l'homme peut saisir son essence comme objet et acquérir un savoir objectif et scientifique sur lui-même. C'est ainsi que

l'homme pense, veut et aime : triple force infinie et auto-suffisante qui constitue l'individu et le porte à dépasser ce qui le détermine et le limite, vers l'absolu de son être.

L'homme évolue ainsi dans une sphère divine, autonome et l'ensemble de la culture philosophique et théologique est le *miroir qui réfléchit sa propre grandeur*. Mais en se transcendant perpétuellement au delà de son individualité concrète, l'homme *ne saute jamais hors* de son essence : *il la développe*. Ce que l'homme recherchait illusoirement en Dieu, dans les attributs divins, dans tous les thèmes de la théologie, c'est de lui-même qu'il le tire.

« La religion est le rêve de l'esprit humain. Or, dans le rêve lui aussi nous nous trouvons, non pas dans le néant ou dans le ciel, mais sur la terre : dans le royaume de la réalité ».

« L'être divin n'est rien d'autre que l'essence humaine ou mieux, l'essence de l'homme, séparée des limites de l'homme individuel, ...objectivée c'est-à-dire contemplée et honorée comme un autre être, distinct de lui. Toutes les déterminations de l'être divin sont donc des déterminations de l'essence humaine ».

« La religion est la première conscience de soi de l'homme, mais indirecte... L'homme déplace d'abord à l'extérieur de soi sa propre essence avant de la trouver en lui. La religion est l'essence infantile de l'humanité ; l'enfant voit son essence, l'homme, à l'extérieur de lui... ».

B/ Que le véritable sujet et objet des religions soit l'essence humaine peut se *décomposer* en plusieurs processus :

1. *Objectivation* : L'homme thématise en un être qui est une *Personne Absolue*, ses potentialités élevées à une puissance infinie ; il *dépasse* la distance qui existe entre sa condition limitée et son être en *projetant* la plénitude de son essence dans un *DIEU* qu'il contemple en *forme humaine parfaite*, le *CHRIST*.

2. *Extériorisation* : L'homme a en *dehors de lui le meilleur de lui-même*. Alors que son salut ne peut venir, réellement, que de son savoir, de son travail, de ses amitiés, de sa vie sexuelle, sociale, politique, il ne trouve plus ses énergies qu'en dehors de lui.

3. *Réalisation du désir* : La foi chrétienne pousse au paroxysme les désirs subjectifs illimités.

« Les dogmes fondamentaux du Christianisme sont des désirs réalisés du cœur ».

L'homme *satisfait imaginairement* ses désirs d'infini : il est immortel ; il sera un jour heureux au ciel ; il est protégé personnellement par un Dieu tout-puissant qui l'aime, lui, intimement ; il est délivré de ses souffrances transmues en mérites, en crédits de bonheur infailibles ; il est sûr de dépasser ses limites et ses faiblesses par l'accueil d'une grâce qui ne manque jamais, divine, infinie...

L'essence du Christianisme est l'essence du sentiment « esclave et peureux », le fruit de l'inculture.

« Le désir constitue l'origine, l'essence même de la religion. L'essence de Dieu n'est rien d'autre que l'essence du désir ».

Il est agréable d'être passif, d'être sauvé, de voir ses peurs conjurées, « de se mirer dans les yeux brillants d'amour d'un autre être personnel », bien plus que d'agir, d'exercer ses forces, de combattre, de s'aimer soi-même et ses frères. Car l'homme religieux est assuré de recevoir immédiatement les satisfactions illusoire de ses désirs des fausses images qu'il adore et supplie : il est comblé de la grâce divine, heureux tout de suite, envers et malgré tout, d'une joie que nul ne peut lui ravir.

4. *Aliénation* dans le fantastique. L'objet de la foi est le reflet d'une réalité humaine appauvrie, déshumanisée, dénaturée, dépossédée de ses énergies réelles.

« Pour que Dieu soit tout, l'homme n'est rien ».

L'homme n'enrichit Dieu qu'en s'appauvrissant, en se niant.

5. *Malheur*. Attendant tout, faussement et inefficacement, de la puissance

du Christ, Médiateur tout-puissant, l'homme *passif s'enfoncé dans son impuissance*. Le Christianisme en est *immoral et dangereux* : il obnubile les médiations concrètes et objectives, scientifiques, sociales, politiques, sexuelles, du bonheur humain. Il naît de la disharmonie de l'homme d'avec la nature et ses semblables, de ses perpétuels déséquilibres ; il confirme cette misère et y fonde son existence, en l'entretenant par sa nature même et pour se maintenir.

*La religion est fausse* parce que la *vie pratique* qu'elle engendre est *fausse, inhumaine*. Son irréelle solution surnaturelle, fantastique, à nos malheurs, est une réaction subjective, spirituelle — c'est-à-dire rêvée, non objective, non scientifique — à nos misères. Elle enfonce l'homme et l'aveugle des fausses lumières de la grâce et de l'amour divin.

Emporté par le désir d'un bonheur invulnérable qui soit délivrance définitive de toute finitude et de la mort, l'homme est éternellement annihilé. Il ne cesse de s'intoxiquer d'un remède imaginaire. Par conséquent :

« L'homme doit abandonner le Christianisme car c'est seulement alors... qu'il deviendra homme ».

## Méthode de réduction génético-critique

Pour assurer le bonheur de l'humanité, il faut donc *soumettre à vérification tous ces produits fantastiques* de la subjectivité : les systèmes métaphysiques et religieux. Les contenus de pensée traditionnels existent-ils réellement ? Quelle est leur *origine* ?

La *méthode génético-critique* appliquée à tous les produits culturels, philosophiques, théologiques, consiste à ne plus partir de leur signification spirituelle ou de leur contenu pour une conscience humaine religieuse, mais à *en expliquer scientifiquement la naissance* ou à vérifier le processus qui, dans des groupes humains donnés, ont produit, par exemple le Jésus des Évangiles.

*Expliquer une genèse* c'est donc dès lors vérifier un contenu. C'est critiquer les rêves humains en *les rapportant à la vie réelle*, sociale, économique, etc... de l'homme.

C'est donc *démystifier*, réduire les pensées morales, les idées religieuses, les idéologies politiques, à autre chose que ce qu'elles prétendent être.

Il s'agit de comprendre mieux que lui-même ce que l'homme voulait réellement, en produisant ces images et pensées de rêve sur Dieu, le Salut, le Ciel. Il s'agit d'expliquer ce que cela signifie de l'homme réel, matériel, social.

Un malade ne sait pas son mal, il faut *le lui montrer*. La critique est une

*thérapeutique de dévoilement*. Reconnaître son mal est le début de la guérison. Il faut changer les mentalités, *libérer les esprits esclaves* de prétendues vérités absolues qui ne sont que des objectivations mortes et faussées de l'homme. C'est la tâche du philosophe et du savant. Elle vise essentiellement à *dénoncer et démontrer l'absence de contenu spécifique irréductible*, dans les images, institutions, symboles, rites, pensées de la foi. Il faut prouver qu'en tout cela il n'y a que « l'apparence délicieuse de l'imagination et de l'arbitraire », que conscience fausse et faux-semblant.

Il faut *démasquer les rêves du sentiment* et les faire apparaître pour ce qu'ils sont : une manière d'être, de vivre, de penser, déterminée par autre chose que la réalité inexistante de leur contenu, puisqu'ils sont un savoir anthropologique indirect. Il faut *convertir l'homme au sens humain, latent, caché, de sa religion*. Il faut reconduire la conscience croyante vers ce qui seul parle en elle, la structure de la nature humaine.

C'est d'ailleurs ce que la *théologie de Luther* avait commencé en présentant le Christ comme un Dieu essentiellement relatif à l'homme. En se préoccupant essentiellement de ce qu'est Dieu pour l'homme en l'homme Jésus, le Christianisme commençait avec Luther de devenir une anthropologie en

centrant sa réflexion sur l'Incarnation et la Christologie : Dieu devenait un être humain, concret, observable, un homme parfait.

## **La Foi : dualisme de schizophrène**

### **La vérité de l'homme est matérialiste**

A la fin de sa vie, Feuerbach dénoncera même ce qu'il appelait « essence humaine » : c'est là encore langage philosophique empreint de fausseté. L'Homme, « le genre humain » ne sont que des abstractions.

L'homme n'existe que par la science, et l'amour, comme réalité sensible, matérielle, en relation concrète avec la nature et ses semblables, comme espèce biologique en évolution qui survit à la mort de chaque individu particulier.

Il n'existe pas de Sujet Transcendant, de Personnalité absolue, inaliénable, spirituelle, irréductible à ses déterminations physiologiques et sociales. Toutes les conceptions abstraites sur l'homme sont des mystifications, en ce qu'elles distinguent deux sphères, l'une visible, celle des sens, de la vie sociale, matérielle, imparfaite, inauthentique ; l'autre invisible, morale, spirituelle, parfaite, libre ou proprement humaine. Cette distinction est imaginaire et fausse.

Feuerbach s'aperçoit qu'il était encore lui-même un « pieux athée » : sa

Il restait cependant encore à découvrir que cette anthropologie n'était pas celle de Dieu mais celle de l'homme, uniquement.

mentalité restait religieuse car si l'idole avait changé de nom, sa divinité demeurait et c'était celle de l'Homme. Toute spéculation est refus ou absence de vie concrète. Les seules connaissances objectives sur l'homme sont celles de la psychologie et des sciences anthropologiques concrètes.

Ce qui est donc à dénoncer c'est toute pensée spéculative, toute philosophie, tout spiritualisme. Il faut dire que le Christianisme et la philosophie occidentale instaurent *un dualisme mortel pour l'homme* né de la « misanthropie, de l'ascétisme, du monachisme », opposant l'esprit à la chair, le supra-sensible au sensible, l'éternel au temporel, la pensée au réel.

*En se coupant de la réalité empirique, singulière, individuelle et collective, les penseurs comme les théologiens, ne vivent le monde qu'en pensée et ne sont plus eux-mêmes sujets humains réels, sociaux, sexués, sensibles. L'histoire et la nature qu'ils pensent ne sont plus qu'objets de pensée. Ils ont évaporé en abstractions les êtres réels existants. Ils ne vivent eux-mêmes avec*

la nature et les autres qu'une *relation imaginaire, purement spéculative*, nullement pratique. Voilà comment s'est produite une grandiose aliénation de l'homme et du réel, hors du corps, de la nature, de la vie des sens, de la dépendance biologique, de la situation dans le temps et l'espace, de la réalité organique homme-femme.

L'homme religieux et le penseur sont des *schizophrènes*.

*L'objectivité des pensées de l'homme* est dans la vie matérielle et sensible, dans l'amitié qui lie les êtres socialement, dans le sexe qui les unit réellement; les notions abstraites d'esprit,

d'âme, de substance, d'union des hommes en Dieu ou dans un idéal transcendant, etc. sont mystifiantes.

C'est *la science* qui va nous rendre aptes à une vision objective, en dessillant les yeux des hommes qui n'ont toujours commencé de voir les choses qu'à travers leurs idées, c'est-à-dire leurs imaginations délirantes. La science opère une démystification des consciences fausses, une maturation des consciences enfantines en proie à leurs fantasmes illusoire. Car toutes les sciences ne se construisent que sur les *données des sens, les seules objectives*.

## Note sur Marx et la critique marxiste de la religion

Pour l'essentiel, Marx n'ajoute rien à la critique de la relation établie par Feuerbach. Il a d'ailleurs dit lui-même qu'avec Feuerbach la critique de la religion était achevée. Mais, ajoute-t-il, et c'est là son originalité, le principal reste alors à faire.

« Feuerbach part du fait que la religion rend l'homme étranger à lui-même et dédouble le monde en un monde religieux, objet de représentation, et un monde réel. *Son travail consiste à ramener le monde religieux à sa base temporelle*. Il ne voit pas que, ce travail une fois accompli, *le principal reste encore à faire*. Le fait, notamment, que la base temporelle se détache d'elle-même, et se fixe dans les nuages

comme un royaume indépendant, ne peut s'expliquer précisément que par le déchirement et la contradiction internes de cette base temporelle. Il faut donc d'abord comprendre celle-ci dans sa contradiction pour la révolutionner ensuite *pratiquement* en supprimant la contradiction. Donc, une fois qu'on a découvert, par exemple, que la famille terrestre est le secret de la famille céleste, c'est la première désormais dont il faudra faire la critique théorique et qu'il faudra *révolutionner dans la pratique* ».

(IV<sup>e</sup> Thèse sur Feuerbach)

« La vie sociale est essentiellement *pratique*. Tous les mystères qui détour-

nent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique ».

(VIII<sup>e</sup> Thèse sur Feuerbach)

*Karl MARX, Friedrich Engels*, sur la religion, textes choisis, Editions sociales, pp. 70 - 71.

A partir de 1857, dans la « Critique de l'Economie politique » comme plus tard dans le *Capital* (1867), Marx ne parle pratiquement plus de la religion en général. Tout au plus évoque-t-il le rôle que joue le phénomène religieux dans une société donnée. *Il a changé de terrain* ; la religion, tout comme l'athéisme qui est son corollaire idéologique, sont des problèmes dépassés et que l'homme de la société socialiste doit résolument oublier. Les vrais problèmes sont abordés dans la pratique sociale, lorsque l'homme transforme les conditions matérielles de son existence, lorsqu'il révolutionne les structures de la vie économique, lorsqu'il pose les bases d'une nouvelle vie politique et sociale.

Cette position de Marx — pour qui l'athéisme est une évidence de base, une évidence pratique, qui n'a plus à être démontrée, ni discutée — définit le caractère *stratégique* que les partis communistes se contentent d'accorder à la lutte contre la religion, la lutte athéiste. La nécessité de la lutte athéiste dans le mouvement révolutionnaire est, en effet, fonction directe de la place et du rôle de la religion dans

une société donnée. Le mouvement révolutionnaire trouve-t-il sur sa route une Eglise et des chrétiens qui constituent un obstacle *pratique* (les chrétiens qui défendent « l'ordre établi » et les alliances du pouvoir et de l'Eglise), ou bien une idéologie, une doctrine chrétienne qui apparaît opposée à l'avancée du mouvement ouvrier (défense de la propriété privée, critique de la lutte des classes, du socialisme, etc...), alors le mouvement révolutionnaire combattra la religion par la *propagande athéiste*. Celle-ci n'est donc qu'un élément de la lutte idéologique pour le socialisme, et elle reprendra alors bien des arguments développés par Feuerbach.

Cette stratégie des partis communistes explique aussi bien le caractère sporadique de leurs campagnes anti-religieuses, que leurs politiques de la « main tendue » et leurs attitudes dites « d'ouverture » (même si ces politiques et ces attitudes ne rendent pas compte du dialogue réel qui peut se nouer entre chrétiens et marxistes, à la base).

Il faut cependant reconnaître qu'aujourd'hui le débat proprement théorique a rebondi avec des hommes comme Roger GARAUDY et surtout Louis ALTHUSSER.

Ce dernier, pas toujours suivi par le marxisme officiel en France, a voulu montrer que la thèse du dépérissement des idéologies (et de l'idéologie religieuse tout particulièrement) par la transformation des bases de la vie éco-

nomique et sociale était insuffisante, et qu'il fallait approfondir le rapport qui se noue dans la vie des hommes entre l'idéologie et la science. L'idéologie et la religion spécialement permettent à bien des hommes d'exprimer dans un premier temps le sens de leur vie. Si la science critique l'idéologie, montre qu'elle s'en tient « au sens des apparences » et ne va pas au cœur de la

réalité, il n'empêche que sa critique n'est jamais exhaustive. L'homme se passe difficilement d'idéologie.

Ce rebondissement de la critique marxiste conduit à se demander ce que veut dire cette « permanence de l'idéologie » et si le terme « d'idéologie » convient bien pour désigner ce que l'homme est porté à chercher dans la religion.

## FICHE PSYCHANALYSE

La psychanalyse est nécessairement, *par méthode, destructrice* de toutes les idoles, de tous les dieux, que le psychanalyste ait la foi ou ne l'ait pas. En cela, notre croyance est soumise à un « rude écolage » (Ricœur). Or, « nous sommes loin d'avoir incorporé la vé-

*rité du freudisme sur la religion* » (Ricœur). « Il a déjà renforcé la croyance des incroyants ; il n'a guère commencé à purifier la foi des croyants ». A quelle *instruction* préalable faut-il nous soumettre pour accéder à une foi dépouillée de toute idolâtrie ?

## Le soupçon et sa méthode

Freud instaure le procès de la religion à partir d'une *critique de la culture en son ensemble*, dont la religion est un des principaux facteurs. Pour Freud, comme pour Feuerbach, Nietzsche, Marx, il s'agit de découvrir la source et de dire la *genèse des idées culturelles* admises par une société. Il faut expliciter les *mécanismes* qui agissent de façon inconsciente dans la conscience collective des hommes pour en

arriver à ces valeurs morales, à ces œuvres esthétiques, à ces constructions mythologiques, à ces idéologies politiques, à ces religions, à ces institutions et rites collectifs qui constituent une culture. On a là autant d'*effets de processus cachés* de l'âme. La science va les mettre au jour.

Car les valeurs et vérités culturellement admises par une civilisation, par une religion, ou par un croyant indivi-

duel, n'ont pas *la validité objective* qu'on leur reconnaît. Cette objectivité et cette signification irréductible qui font leur autorité sur les individus sont donc *illusoires*.

Il n'y a pas eu mensonge conscient et volontaire d'une élite, ni erreur intellectuelle mais *illusion : fabulation collective* partagée et consentie.

*Les clés et les pistes* de cette fabulation sont à découvrir pour *démasquer, décrypter, ou déchiffrer* comme fait un exégète, le sens réel et effectif des valeurs, des dogmes, des croyances, des rites. La vérité de ces derniers n'est jamais celle qui se proclame au premier abord, dans le discours que nous entendons. Ce que nous entendons est *comme un texte à interpréter*, conformément à des méthodes et à des techniques d'interprétation scientifiques, rendant compte de ces « effets » (« effets de sens ») par leurs causes réelles, et qui n'ont rien à voir avec les significations conscientes que nous comprenons au niveau habituel de la communication entre hommes. Ce niveau est celui de la « *conscience fausse* ». Le premier sens obvie n'est qu'apparent. Il doit être *reconduit à son origine*, c'est-à-dire mis en relation avec — ou même réduit à — un autre sens, qui est le seul vrai.

Ainsi toutes les affirmations transcendantes du Christianisme ne parlent pas de Dieu et de son œuvre de Salut, mais en elles les désirs humains de l'homme parlent d'eux-mêmes : le Sa-

cré n'y parle point. Et la psychanalyse ne rencontre donc toujours que les dieux des hommes. La religion ne peut être que l'expression camouflée de nos désirs. Le Dieu personnel, tout-puissant, aimant, ne sera rien d'autre psychologiquement qu'un père transfiguré, exigé par besoin de sécurité et peur de la mort absolue.

Le *déguisement* pourra s'appeler *symbole, signe, symptôme*, substitut, *afabulation, figuration*, etc.

La méthode est *réduction, ou relation, ou report, ou renvoi...* d'un sens manifeste (Dieu) à un sens latent (père). Insidieusement, l'ictonoclasme pratiqué par la psychanalyse consiste à dire que le premier sens doit finalement *se réduire* à n'être « *rien d'autre que* » le deuxième, sous l'empire d'un soupçon généralisé.

*La méthode du soupçon* consiste à réduire en *expliquant* par des causes psychologiques, par la genèse historique individuelle ou collective, par la fonction affective ou idéologique. Marx et Nietzsche l'ont pratiqué sur d'autres plans, après Feuerbach. Dans la culture occidentale joue aujourd'hui un réflexe de « soupçon » permanent à l'égard d'une ruse de la conscience humaine : comme si un diable malin et méchant se jouait de nous, truquait nos plus beaux idéaux, transformait tous nos discours en discours de farce comique remplie de quiproquos : nous serions les seuls par ignorance et bêtise à ne pas savoir ce que nous disons mais

à le dire très sérieusement et très doc-  
tement. Pur jeu de masques ?

Dès lors la *question que la religion*  
elle-même comme réalité culturelle ne  
peut pas éviter est la suivante :

Qu'est-ce qui se cache derrière ce qui  
est montré ?

Qu'est-ce qui n'arrive pas à se dire  
derrière ce qui est dit (« Que veux-  
tu dire ? ». « Où veux-tu en ve-  
nir ? ». « Quelle est ton arrière-  
pensée ? »).

Qu'est-ce qui est simulé derrière ce  
qui est manifesté ?

Qu'est-ce qui se dit, malgré nous, et  
que nous n'entendons jamais, dans  
le langage de nos motivations, de  
nos actes, de nos décisions soi-di-  
sant conscientes et claires ?

Un des résultats de l'œuvre freudien-

ne sera de dire de façon scientifique  
comment et pourquoi sont produites les  
idées conscientes que nous avons sur  
Dieu et nos relations à lui, à partir  
de processus psychiques inconscients.  
L'essentiel de l'explication consistera  
d'ailleurs à renvoyer à l'enfance indi-  
viduelle ou collective, et à donner ainsi  
une explication « archéologique » ou  
« régressive » de nos comportements  
religieux. De toute façon la science des  
réalités psychologiques va faire dispa-  
raître le leurre des idées religieuses.  
Cette méthode va nous déposséder de  
ce que nous avons de plus cher, nous  
montrant comment nous sommes joués,  
nous démontrant ce qui parle en nous  
sous le masque de nos croyances les  
plus pures et dans l'intensité de nos ex-  
périences de l'Au-delà divin ; alors que  
nous croyions dans notre présomption  
idiote faire parler Dieu lui-même.

## Le désir et les déguisements de sa stratégie

Or, le point de vue scientifique pro-  
pre à Freud est que toute réalité hu-  
maine : mot d'esprit, valeur culturelle,  
légende, représentation religieuse, rê-  
ve... sont des signes qui n'ont de sens  
qu'en tant qu'expression *du désir hu-  
main* qu'ils symbolisent et satisfont  
partiellement de manière déguisée, ca-  
mouflée. Par désir il faut entendre la  
recherche *du plaisir* par la *satisfaction*  
*des poussées pulsionnelles* qui vien-  
nent *de l'intérieur* même de l'organis-

me. Ces poussées sont des forces cons-  
tantes, celles mêmes de nos besoins.  
Ces excitations pulsionnelles soumet-  
tent le psychisme à des activités com-  
pliquées pour atteindre leur but.

Toute la vie psychique est soumise à  
ce *principe du plaisir* c'est-à-dire  
qu'elle est réglée automatiquement par  
les sensations de plaisir — satisfac-  
tion — ou déplaisir — frustration. La  
tension croît avec le déplaisir, l'équi-  
libre et le calme avec le plaisir. La

tendance permanente de l'appareil psychique est de réduire la tension interne à son plus bas niveau possible, ou du moins de la maintenir constante sinon de la supprimer, mais l'équilibre de la décharge intégrale des tensions est toujours impossible. Dès lors, tous nos comportements ne suivent qu'une voie : accomplir nos désirs, trouver le calme du plaisir.

Les pensées, les actes et les systèmes religieux répondent eux aussi *au même accomplissement*. Eux aussi s'expliquent par les mêmes processus dynamiques qui règlent les destins complexes de nos pulsions. En tant que culture, la religion offre sa part de plaisir-satisfaction et de déplaisir-frustration au désir humain ; elle interdit et console ; elle exige des sacrifices instinctuels mais en même temps protège contre bien des dangers et bien des peurs ; contre bien des renoncements inéluctables ou recherchés ; elle offre de substantielles gratifications présentes ou futures en l'autre monde. Comme toute culture, elle tend à consoler, à apaiser, à équilibrer plaisir et déplaisir. Les croyances et leur affermissement dépendent à une époque donnée, ou chez un individu donné, de la quantité de plaisir qu'elles apportent au désir. Telle est la fonction de la religion, fonction « économique » : permettre un équilibre des pulsions, consoler.

Evidemment, cette réalisation du désir est absolument *illusoire*, car elle ne tient aucun compte de la réalité terrestre objective, concrète. La dureté de

celle-ci a pu refouler nos désirs de bonheur : précisément ceux-ci reçoivent leur satisfaction déguisée, imaginaire, fantastique, onirique, et absolument invérifiable, des images, symboles et affirmations religieuses. En toutes nos représentations religieuses se dissimulent nos désirs profonds : ce n'est point le Dieu caché qui s'y dévoile mais comme dans le rêve notre désir et le plaisir du bonheur. La dure vie peut alors être supportée sans trop de déplaisir finalement. Comprendre la religion, c'est donc y dénoncer lucidement les ruses du désir, l'hallucination collective, les ténèbres d'un faux bonheur et la honte d'un plaisir malsain. L'illusion de la religion réside donc au même titre que toutes les autres dans cette complicité de l'accomplissement du désir et de son caractère irréel.

« Les désirs non satisfaits sont les ressorts pulsionnels des fantasmes religieux ».

« Il est caractéristique de l'illusion de dériver des désirs de l'homme... Nous appelons une croyance illusion quand l'accomplissement du désir est un facteur dominant de sa motivation tandis que nous ne tenons pas compte de son rapport à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel ».

Or, DEUX dimensions inexpugnables de notre vie humaine rendent compte des naissances et renaissances perpétuelles des dieux et de leurs fidèles en même temps que des deux aspects es-

sentiels définissant toute attitude religieuse, quand on la considère par rapport à la stratégie du désir :

1) La CULPABILITÉ qui engendre la religion comme pratique, observance, ascèse, sacrifices instinctuels, par crainte de la punition ;

2) La CONSOLATION qui engendre la religion comme croyance en des dieux et en leurs œuvres admirables de salut. La religion ici calme, apaise et réconcilie l'homme avec la dureté de sa vie naturelle et sociale.

## La religion, névrose obsessionnelle universelle

En tant qu'observance et pratique, Freud trouve dans la religion matière à comparaison avec le comportement rituel des névroses obsessionnelles. Il compare alors les deux cérémoniaux car il y voit beaucoup de similarités et d'analogies.

Un cérémonial névrotique consiste en petits actes répétés dans un certain ordre, en mimes, en mises en scène, en actions surajoutées ou entravées, en rangements, nettoyages, etc... toujours exécutés de la même manière. Il donne l'impression de pure formalité dénuée de sens et s'exécute de façon ponctuelle sous l'effet souvent de la crainte ou d'une culpabilité intense si l'un des actes est omis ou si l'exécution n'est pas absolument conforme au modèle habituel et contraignant.

Or la pratique religieuse et les rites qu'elle observe sont fort ressemblants : même souci scrupuleux de respecter le détail du rituel ; même tourment de conscience consécutif à une omission dans le rituel ; même tendance à com-

pliquer l'ordonnance, voire à la rendre ésotérique, mystérieuse, mesquine ; mêmes efforts de rubriques pour le conserver intact à l'encontre des modifications que l'extérieur lui imposerait indûment.

Puis Freud, ayant trouvé qu'en réalité le rituel de l'obsédé était sensé, ne pouvait pas ne pas trouver aux pratiques religieuses le même sens et la même fonction psychologiques : les cérémoniaux, en même temps que tous les actes de pénitence et d'invocation, ont une valeur préventive au regard d'une punition pressentie et redoutée ; ils sont le fruit ou l'effet d'un sentiment de culpabilité qui prend des mesures défensives et protectrices contre la peur des châtiments divins car les tentations ne s'éteignent jamais et l'angoisse de la punition divine accompagne toujours les nécessaires répressions de l'instinct. Cela, d'autant plus que le refoulement des instincts, surtout des instincts sexuels, par la vie religieuse (comme de l'inceste et du meur-

tre par la culture et la société), se manifeste toujours comme insuffisant et inachevé.

D'où la formule fameuse qui chez Freud veut enlever à l'expression de la foi tout contenu proprement religieux spécifique :

« A la vue de ces similarités et de ces analyses on peut se risquer à consi-

## Besoin de consolation

Tel est le deuxième vrai visage de la religion, à cause de la protection qu'elle accorde à l'homme toujours foncièrement mécontent et en proie à la peur inhibitrice. Cette peur permanente lui vient lorsqu'il se rend compte de sa faiblesse face aux forces écrasantes de la nature, de la maladie et de la mort ; ou face aux situations de la vie collective quand d'autres hommes l'exploitent comme travailleur ; quand le partenaire sexuel l'asservit ; quand la haine et la voracité des autres animaux-humains le meurtrit en sa chair et son esprit ; quand les contradictions de ses désirs inconscients lui ferment l'accès au bonheur ; quand la pression de toutes les autorités morales, politiques, sociales et religieuses lui barrent toute libre satisfaction de ses désirs sexuels et agressifs pour l'emprisonner dans la culpabilité et la crainte et maintenir un ordre social répressif...

La religion en tant qu'un des éléments de la culture, permet tout parti-

dérer la névrose obsessionnelle comme la contre-partie d'une religion, à décrire cette névrose comme un système religieux privé et la religion comme une névrose obsessionnelle universelle ».

« La névrose obsessionnelle offre la caricature tragicomique d'une religion privée ».

culièrement à l'homme de se soulager du poids de ses instincts et de la culpabilité. Elle lui fait supporter courageusement son destin inéluctable ; elle le récompense pour ses sacrifices par des compensations satisfaisantes et proportionnées ; elle offre au désir humain toutes les images adéquates de la consolation.

*De même que l'enfant* impuissant et démuné idolâtre des parents tout-puissants, car leur présence permanente et aimante est salvifique et sécurisante, ainsi l'homme en détresse, toujours faible comme un enfant, incapable de renoncer à la sécurité parentale, se forge des dieux et des mystères divins à l'image du père.

« Dieu est l'écho de nos cris de douleur ».

*Le Dieu Créateur* est le Père de l'univers, majestueux, protecteur, comme un père transfiguré et magnifié. C'est un Père bienveillant qui sait avoir pitié

de l'homme éperdu, qui sait pardonner à chaque instant à l'homme angoissé, dégradé par une culpabilité inexpugnable et entretenue. C'est un Bon Père qui se laisse influencer par les prières de nos désirs, car il est Providence généreuse et en dernière instance, quoi qu'il nous arrive de fâcheux et d'absurde. Sage Ordonnateur de l'Univers physique et grand Juge de l'Univers moral. Ne sommes-nous pas chacun ses enfants privilégiés ? Aucun malheur ne saurait ternir cette calme et tranquille consolation.

Toutes nos idées religieuses n'expriment ainsi qu'une seule chose, la *nos-*

*talgie du Père*. Voilà le sens caché de la religion, qui n'a aucune vérité propre.

La religion s'écroule bien d'ailleurs chez l'adolescent au moment où le prestige de l'autorité paternelle s'écroule.

« Les idées de la religion ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion ; ce sont des illusions, des réalisations des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus tenaces de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs ».

# Travail en psychiatrie et mise à l'épreuve de la Foi <sup>(1)</sup>

*Un membre de l'Atelier "Santé"*

---

Que l'on soit vendeur ou technicien, intellectuel ou manuel, le travail au jour le jour nous modèle et modifie. Travaillant depuis plusieurs années dans une équipe infirmière psychiatrique, tout en poursuivant des études de psychologie, j'ai essayé de voir combien nous étions tous marqués par ce milieu de travail, et plus particulièrement de voir comment la foi des chrétiens (minoritaires parmi le personnel soignant) y était mise à l'épreuve.

## **Trois remarques préliminaires**

De telles observations sur le vif ont leur poids de naïveté, c'est-à-dire de ridicule possible, mais aussi de vérité. A travers celui qui a pris la plume, des hommes disent un peu de leur vie, de leurs doutes ou de leur espérance. Ils demandent d'abord à être entendus — en deçà de tout jugement. Il s'agit seulement dans un premier temps de mettre au clair les questions qui se posent plutôt que de les taire.

Je tente donc ici de rendre compte d'un certain nombre de facteurs qui me semble converger pour provoquer (et expliquer) cette crise de la foi qu'éprouvent rapidement les chrétiens travaillant en psychiatrie. Crise qui ne leur est pas propre (beaucoup d'autres ailleurs la ressentent de façon similaire) mais dont les origines sont quand même particularisées par l'expérience professionnelle.

Cheminement et problématique étant particuliers à chacun, ces réflexions et notes, venues d'ici ou là, risquent de donner une impression d'incohérence. Cependant, je voudrais montrer combien les chrétiens sont « traqués » dans leurs convictions et leurs attitudes, et ceci rend sans doute un son dramatique. Pourtant,

---

(1) Cet article a paru dans la revue *Présences*, n° 118, 1<sup>er</sup> trimestre 72, pp. 61-78.

on ne saurait désespérer ou même simplement attendre que l'orage passe. Une recherche est à promouvoir.

Ces impressions ont été recueillies dans un hôpital psychiatrique moderne (2) (méthodes nouvelles, travail d'équipe, etc.) ; certains lecteurs penseront que le climat décrit est malsain et inquiétant. Sans doute ont-ils raison de le juger ainsi,

de s'étonner que ce qui ressort de l'impact psychanalytique soit aussi angoissant et non pas neutre ou libérant... Je me contente ici de décrire et de voir les conséquences : la foi interpellée, engagée dans un processus redoutable d'épuration.

Nous essaierons de voir comment des chrétiens vivent cela, comment ils y réagissent et quel chemin peut être proposé.

# Mise à l'épreuve de la Foi

## Entre soignants, un climat...

La religion et la foi apparaissent comme des sujets tabous, proscrits.

\* Dans le monde clos de l'hôpital où la préoccupation thérapeutique est envahissante, on ne parle entre nous que des malades. On dirait qu'ils nous poursuivent ; jusque dans les soirées de détente, ils sont là, parmi nous, constamment au cœur de la conversation.

C'est bien évident que parler des malades permet de ne pas parler d'autre chose,

---

(2) N'intervient donc plus ici un certain visage d'Eglise, officiellement présente par telle ou telle congrégation religieuse, souvent propriétaire des lieux, et, dans certains cas au moins, crispée sur les problèmes matériels ou légaux, opposée à toute réforme, paniquée par toute initiative, entretenant un climat rétrograde... Beaucoup de chrétiens (voir certains rapports d'équipe d'A.C.M.S.S.) semblent, en effet, traumatisés et obnubilés par cette omniprésence et cette toute puissance religio-administrative : obstacle majeur et immédiat qui bouche tout l'horizon et paralyse toute autre recherche plus fondamentale. Problème d'autant plus difficile que ce personnel religieux a beaucoup de circonstances atténuant sa responsabilité dans cet état de fait.

et surtout de soi ; on vit une grande réticence à parler de ce qu'on fait à l'extérieur, de ce qu'on a été, des vacances, passées, de sa vie privée : on a peur de se dévoiler. Impression — à peine exagérée, pour la faire comprendre — qu'on ne peut parler de rien et surtout pas de nous. Comme si la vie n'avait pas droit de cité à l'intérieur de l'enceinte hospitalière. C'est dire que ce que les chrétiens ressentent éventuellement par rapport à leur foi, d'autres, témoins ou militants d'une autre cause, l'éprouvent pareillement.

Ensemble, nous respirons chaque jour la psychanalyse dont nous savons confusément ce qu'elle pense et ce qu'elle fait de la religion (3). Ce n'est donc pas pour

---

(3) Les impressions ne restent pas toujours aussi diffuses. Par leurs paroles ou leurs comportements (allusions, sourires, et même réactions brutales d'énervement ou de refus), certains médecins se sont chargés de nous faire comprendre « comment ils classaient l'affaire »... On peut, bien sûr, ici, s'étonner et s'interroger sur cette fameuse « écoute » dont ils font profession (profession de foi, en tout cas !) qui semble alors pervertie au point même que, littéralement, « elle coupe la parole »...

rien que nous avons peur de l'autre, du collègue tout proche, de ses « interprétations » toujours possibles, et particulièrement de la manière dont il comprendra que nous gardions la foi. Celui qui se préoccupe encore de telles questions, qui cherche à maintenir encore une certaine pratique religieuse, ne peut être que névrosé. Qui donc s'exposerait volontairement et publiquement à de tels risques ?

Sans doute ressentons-nous d'autant plus cet « interdit » que, par rapport à d'autres milieux de travail (usine, par exemple), nous avons beaucoup plus l'occasion... et peut-être l'envie d'aborder des questions religieuses.

Cette peur d'être vraiment ce que l'on est, de le laisser paraître ou d'oser le dire se manifeste plus particulièrement autour du médecin analyste. Auréolé de sa toute-puissance d'interprétation ultra-lucide, on fait de lui (et c'est bien nous qui faisons de lui...) un personnage redoutable : ainsi naît ce malaise constant d'exprimer des idées, encore plus des certitudes devant lui. « Et si l'on veut bien encore se mouiller sur certains domaines, les convictions religieuses seraient bien le dernier sujet sur lequel on s'embarquerait en sa présence... ».

\* A noter que si, à l'occasion, un thème religieux affleure (à propos d'un malade, de l'art roman, etc.), une réaction de mise à distance est immédiatement introduite : on ne veut pas s'engager profondément dans la conversation, on cherchera à ne pas se laisser impliquer malgré soi. Si donc on en parle un peu, ce sera sur un mode ludique, par voie de plaisanterie ou d'allusions malicieuses à des formules évangéliques (« le bon grain et l'ivraie »), dogmatiques (« c'est la Sainte Trinité,

quoi ! »), liturgiques (« mea culpa ») ou encore à des comportements tenus pour être ceux du personnel d'Eglise (« à force de nous demander de la disponibilité, on veut faire de nous des bonnes sœurs »).

\* Si l'on ne parle pas, peu ou mal des questions religieuses, c'est peut-être aussi parce que l'ensemble du personnel est relativement jeune. Dans la grande remise en question de tout ce que nous avons été et sommes devenus, nous éprouvons brusquement la *légèreté de nos convictions*.

Dans un tel climat, on ne saurait s'étonner que la présence ou la venue de l'aumônier provoque des réactions aussi fortes que contradictoires. Au nom de la grande tolérance thérapeutique et de la bienséance, on ne peut refuser de le rencontrer et de bavarder avec lui, mais on en garde une certaine gêne ; si l'on peut, on évite de s'asseoir à côté de lui à table ou en réunion, et, de toute manière, de trop s'afficher avec lui. Cela, quelles que soient, par ailleurs, les convictions que l'on garde ou la sympathie qu'il inspire (4).

## Le contact avec les malades

D'emblée, il nous remet en question. Nous voici interrogés sur notre propre identité. Ce « fou », cet « autre » si différent me renvoie une image possible de

(4) Le malaise ainsi décrit, peut-on essayer de l'expliquer ? La rencontre de l'aumônier est peut-être perçue comme une sollicitation à dévoiler notre vie privée justement là où nous nous refusons de l'étaler ; ou bien le prêtre est vécu lui aussi comme un personnage mythique (cf. le médecin psychanalyste), nous renvoyant désagréablement à nos infériorités et à nos incertitudes ; et bien sûr il est le représentant officiel d'une Eglise par rapport à laquelle tous ont pris du large.

moi-même : « celui que j'aurais pu, que je peux un jour, devenir », image dérisoire et par là, insupportable. Ou bien, il me devine avec une étrange lucidité. Ou bien, encore, son état, son évolution sont un défi à mon pouvoir ; ils me révèlent mon incapacité à guérir, ou même à soigner quotidiennement. Par là, je suis confronté avec la souffrance, avec son angoisse (qui ne m'épargne pas d'ailleurs), avec la mort.

L'atmosphère d'un hôpital psychiatrique n'est-elle pas toujours un peu marquée par un certain désespoir humain, auquel nous participons tous, à travers l'expérience de notre impuissance dûment constatée, et de notre pratique toujours soupçonnée (rôle de garde-chiourme, de « ré-adaptateur », etc.) ?

La fréquentation quotidienne des malades, la connaissance de leurs problèmes sont souvent aussi l'occasion d'un nouveau trouble de la foi.

On découvre d'abord la proximité de certaines constitutions psychopathologiques avec des traits du tempérament ou du comportement religieux : « Tout ce qu'on avait mis sous le religieux, on le retrouve chez tout homme à structure rigide, obsessionnelle... ». La pensée de Freud est alors toute proche qui, de cette analogie de structure (mécanismes semblables) conclut à une identité de nature (la religion tout bonnement réductible, et réduite, à une névrose obsessionnelle). Assimilation rapide, c'est bien vrai. Mais il ne suffit pas de la dénoncer comme mauvais procédé ; nous sommes acculés à réfléchir sur elle et à en tirer des leçons pour une compréhension nouvelle (et post freudienne) de la foi.

Fait également problème au soignant

chrétien tout ce que les malades eux-mêmes condamnent lucidement, tout ce qu'ils savent raconter de l'éducation morale qu'ils ont reçue dans « certains milieux religieux » : obligation de la messe tous les matins, culpabilisation excessive de certaines « fautes », tout un climat de contrainte et de punition, etc.

Mais, plus gravement, au delà du conditionnement par quelque personnage parfaitement névrosé (une mère, un prêtre, une religieuse...), ces malades révèlent, sous un mode de paroxysme, ce qu'il y a de pathologique dans l'expression de notre foi. Il faut bien avouer, en effet, que l'on retrouve dans les délires des malades mentaux les thèmes à peine forcés, de bon nombre de prédications vraiment « délirantes ». On récolte ce qui a été malencontreusement semé. C'est dans l'exagération pathologique que l'on se rend brusquement compte du caractère insupportable de certains thèmes du discours religieux.

Ces thèmes ont entraîné des comportements et des pratiques qui sont autant de symptômes : scrupules, actes obsessionnels, sacrifices. Nous les constatons et en recherchons les raisons : tel malade cherche à faire des sacrifices pour conjurer sa peur, tel autre exprime sa culpabilité en voulant toujours se faire pardonner. Nous apercevons des constantes ; par exemple, certaines relations avec la sexualité ; l'interdiction, dans le christianisme, du discours sexuel (5), ou l'orientation vers des milieux unisexués (et reli-

---

(5) Ce qui finalement intéresse et mobilise l'opinion dans toutes les affaires « mariage des prêtres », n'est-ce pas la perception d'une chance possible, d'une nouvelle manière de reconnaître une place à la sexualité dans la parole et la pratique ecclésiastiques ?

gieux) de personnes homosexuelles (et inconscientes de cette tendance).

— Glanés au fil des mois, ces aperçus de pathologie religieuse nous amènent finalement à repenser les thèmes centraux de la foi : le Dieu-Père, ou la Rédemption par exemple. Quelle représentation se donner du Dieu bon, tout-puissant, provident ou consolateur, sans tomber dans l'irresponsabilité, la démission, et la quête illusoire d'une bienheureuse sécurité ?

Mise en question de la religion, dirait-on, qui n'atteint pas la foi en Jésus-Christ, celle dont nous vivons. Mais le réflexe qui nous fait percevoir le fonctionnement psychique des autres démonte peu à peu nos propres mécanismes, et démystifie la pureté de nos convictions. « Je suis ainsi conduit dans la foi à m'attacher à une personne vivante que j'essaie d'aimer, dont j'essaie d'accomplir la volonté révélée dans l'Évangile, etc. Mais cette personne, je risque aussi de me l'approprier, de l'aimer effectivement mais finalement aussi comme ce qui me tranquillise... On me parle de l'amour de Dieu, amour gratuit, et voici que je me surprends à me demander quelle peut être la manipulation qui se cache derrière l'affirmation de cette gratuité... ». Perplexité.

## La remise en cause personnelle

Très liée au travail en psychiatrie, elle ne joue pas qu'au seul plan religieux ; en d'autres domaines aussi (moral ou politique, par exemple), « les certitudes se taillent... ».

La fréquentation quotidienne des malades nous invite à entrer dans la compréhension de leur cheminement. C'est

pour nous une occasion de découvrir le poids des différents déterminismes au regard desquels la liberté, tant proclamée dans notre société chrétienne et libérale, apparaît quasi nulle ou si frêle... A partir d'un tempérament de base, une série d'événements « précipite » (au double sens du mot : chimique et temporel) un destin individuel et social. Très schématiquement, en effet, on le sait, et quel que soit le milieu social et culturel, la présence d'une mère trop prévenante (l'effraction de la tendresse !) peut provoquer un comportement schizophrénique, bloquer un développement, faciliter l'arriération mentale ; l'absence ou la faiblesse du père n'est pas étrangère à la structuration psychopathique ; telle rencontre ou telle fréquentation joueront de façon décisive dans le sens d'une hystérie ou d'une perversion, etc. A mesure que nous déchiffrons chez l'autre conditionnements et déterminismes, nous sommes amenés à nous interroger sur ceux que nous avons subis, à les voir, et presque inévitablement, dans un premier temps du moins, à les refuser. La réaction peut être immédiate et brutale (6) : « A partir du moment où j'entrevois une explication psychologique derrière un de mes comportements, je ne veux plus et je ne peux plus avoir ce comportement ». Comment expliquer cela ? Aspect de la révolte contre ses pères, impression d'une honteuse mise à nu, vexation d'avoir été floué sur notre liberté ? La foi, en tout cas, dans la mesure où elle est liée à un conditionnement éducatif et familial, fait l'objet d'un des premiers rejets.

---

(66) Et souvent (heureusement !) transitoire. Il faut bien vivre... et on ne peut tout changer du jour au lendemain !

Plus précisément, on peut tenter de décrire ainsi le processus de ce malaise et de ce refus.

A/ *Rétrospectivement*, nous voyons mieux quels rôles ont joués l'éducation et la pratique religieuse dans chacune de nos vies.

— LE « MAUVAIS RÔLE » : tout ce qu'aujourd'hui nous mettons en compte des scrupules, des limitations systématiques de la liberté, des sacrifices, des interdits divers, de la peur (plus ou moins refoulée) d'être heureux... (7).

A noter que cette volonté de libération joue à de nombreux plans (manière de dépenser l'argent, de s'habiller, par exemple) et pas seulement au plan sexuel.

De tout ce mauvais rôle, nous sommes en train de nous défaire, et c'est plus difficile qu'il n'y paraît de chercher à être heureux, bien dans sa peau, sans culpabilité, sans réflexe masochiste. Est-ce là seulement le résultat d'une éducation maladroite ? (Beaucoup de chrétiens dé-

---

(7) Aux malades, en effet, nous tentons de réapprendre le goût et le plaisir de vivre : nous ne voulons pas les contraindre, leur imposer une activité ; nous proposons, nous attendons... nous voulons susciter leur envie... nous cherchons avec eux, et pour leur épanouissement, ce qui leur ferait plaisir.

Tout cela nous le faisons de tout cœur... pour les autres !

Et nous voilà brusquement interrogés sur ce que nous faisons pour nous, sur ce que nous nous accordons comme « plaisir ».

Nous avons tous reçu, subi cette éducation spirituelo-morale qui nous interdisait, au nom d'une mort à nous-mêmes, certains comportements, dans la ligne de nos intérêts ou de notre épanouissement. Il nous en reste parfois cet étrange réflexe qui, en nous privant de nous « faire plaisir », nous empêche d'être heureux.

Relire ici saint Jean de la Croix : « Non le plus facile, mais le plus difficile ; non le plus savoureux, mais le plus insipide ; non ce qui plaît, mais ce qui n'attire pas ; non ce qui console, mais plutôt ce qui afflige ; non ce qui repose, mais ce qui demande de la peine ; non le plus, mais le moins... ».

couvrent aujourd'hui et rétrospectivement un certain visage sadique de Dieu dont ils cherchaient à accomplir la volonté). Comment monnayer et vivre cette présence de la souffrance inscrite au cœur de la foi, mais d'abord aussi de la vie ? *Un christianisme sans dolorisme est-il possible ?*

Mauvais rôle aussi de cette éducation de la foi, en ce qu'elle proposait un idéal merveilleux et difficile sans donner, dans le même mouvement, les moyens d'y atteindre. On pense à la boutade connue : « Mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi-même ; eh bien ! ça ne fait pas lourd ! ». La possibilité d'aimer est liée à la possibilité de s'aimer. L'éducation de la charité que nous avons reçue ou que nous avons sélectionnée n'était-elle pas « hérétique » (8) et oublieuse d'un autre principe évangélique : « C'était bien ceci qu'il fallait faire, sans oublier cela » ? Nous sommes allés aux autres, mais l'intendance ne suivait pas... En deçà de toutes les belles résolutions, de tous les efforts de générosité, c'est le souci d'une rencontre vraie des autres qui nous renvoie à nous-mêmes. (Il est de constat désormais habituel que bien des chrétiens restent embarrassés et découragés devant l'échec consternant de toutes leurs tentatives d'ordre spirituel).

Mauvais rôle enfin, puisque la loi prescrite n'était (et n'est) jamais remplie. Plus sensibilisés à nos mouvements intérieurs, nous ressentons plus nettement attirance, préférence ou répugnance à l'égard de tel ou tel malade dont nous avons la charge. D'un point de vue strictement professionnel nous avons déjà

---

(8) Hérétique : celui qui choisit... parmi les vérités de la foi. De « haireo » : choisir.

bien du mal à ne pas nous en vouloir de tels mouvements intérieurs (9). De plus l'impératif de la charité universelle demeure. Devant l'émergence et la prise de conscience du désir, la prescription apparaît non seulement impossible mais proprement insensé et suscite la révolte : Au nom de quoi s'efforcer absolument (et vainement) d'aimer quelqu'un qui nous répugne ? *Que devient donc le désir de l'homme dans la vie du chrétien ?*

Plus profondément encore, au delà de l'éducation reçue et de la morale plus ou moins bien assumée, nous faisons une relecture perplexe de nos prières passées. Nous ne sommes plus très sûrs de la nature de la foi qui les inspirait (le serons-nous jamais ?). Nous voyons mieux aujourd'hui ce qui se cachait derrière les figures auxquelles nous avons recours : Père protecteur et « bonne mère », Jésus-grand-frère-asexué et sauveur, etc. Nous nous découvrons bien naïfs et bien pe-nauds d'avoir pris si peu de recul par rapport à ces mouvements intérieurs d'alors : appels au secours dramatisés, épanchements dans quelque « cœur », approbations ou consolations à éprouver, promesses ferventes. Après avoir voulu y voir l'œuvre de l'Esprit-Saint en nous, nous risquons de ne plus y voir désormais qu'une manifestation — parmi d'autres — de nos démons intérieurs. L'inconscient était là et fonctionnait dans l'ombre, et nous ne le savions pas ! Plus avertis de son rôle dans nos

relations quotidiennes, *quelle place reconnaître à l'inconscient dans notre relation à Dieu ?*

— LE « BON RÔLE » : ce qui dans notre éducation chrétienne nous a marqués en profondeur dans le sens de l'attention aux autres, l'ouverture et le dialogue, la charité et le dévouement.

Or, toutes ces valeurs qui indiciblement ont orienté un tempérament dans la perspective soignante, à partir d'une inspiration véritablement évangélique bien souvent, voici qu'elles deviennent suspectes à nos propres yeux.

Témoin cette infirmière qui racontait ainsi son cheminement : « En arrivant à l'hôpital, j'avais choisi et demandé de m'occuper des alcooliques, et cela parce qu'ils me semblaient être objet d'un rejet général (générosité, courage, etc.) mais, en approfondissant, j'ai compris qu'en fait j'avais désiré cette spécialisation parce que mon besoin de prendre en charge, de protéger et finalement de dominer y trouvait son compte. Que faire de cette découverte, surtout quand on apprend par ailleurs que le drame de beaucoup d'alcooliques c'est justement le compagnonnage de vie avec une femme dominatrice... Il n'y a peut-être qu'à demander à changer de service ou à commencer lentement et difficilement à faire peau neuve en assumant au mieux ce mouvement instinctif ».

Simple exemple, parmi beaucoup d'autres possibles, mais significatif pour beaucoup qui, venus travailler en psychiatrie, ont découvert et compris que, parmi leurs motivations, quelques-unes étaient inspi-

(9) « Tout le monde doit être logé à la même enseigne et une relation particulière (duelle) entre un infirmier et un malade, peut-être parce qu'elle réveille et rappelle l'existence du désir, est aussitôt combattue. Ne pas avoir de préférence. Ne favoriser personne. C'est la loi ».

(J. HOCHMANN : *Pour une psychiatrie communautaire*. Ed. Le Seuil, 1961, p. 102).

rées par leur désir ou leur plaisir d'écraser des faibles (10).

De plus, comme beaucoup d'autres chrétiens qui ont pris au sérieux cet engagement qu'on leur prêchait, nous constatons en nous-mêmes un amincissement de la foi en tant qu'inspiratrice de comportements. Non seulement ces comportements n'ont rien de spécifique (d'autres, non chrétiens, en font autant, et même mieux), mais ils n'ont plus que faire de ce « moteur auxiliaire » que fut la foi au départ. Désarroi des chrétiens qui découvrent un beau matin qu'ils font désormais, au nom de la thérapeutique et du devoir professionnel, ce qu'ils faisaient auparavant au nom de leur foi.

Beaucoup de qualités autrefois propres à l'idéal chrétien (l'attention aux autres, l'écoute en faisant abstraction de soi, de ce que l'on voudrait dire ou conseiller) sont ainsi devenues laïques. Il est significatif qu'en raison de la formation reçue, beaucoup vivent mal cette « remise en place de la foi et ne semblent pas reconnaître là une certaine fonction prophétique du christianisme qui a appris

---

(10) A chacun de « digérer », d'« encaisser », le plus souvent en solitaire, ce genre de découverte plus ou moins bien vécue au début. Epreuve temporaire mais aussi chance de ne plus s'illusionner sur son propre compte, et de pouvoir peut-être mieux vivre et éventuellement utiliser au service de l'autre ce que l'on a ainsi compris de soi-même.

Nul ne travaille en psychiatrie sans être constamment interrogé sur ses motivations, et il faut en noter tout le positif. Mais il reste parfois plus difficile à un chrétien, ou à quelqu'un qui le fut, d'accepter ou de comprendre cette suspicion jetée sur toute valeur, et plus encore sur toute motivation religieuse : « rabaissement » systématique (tout est réductible à autre chose) ; perplexité devant l'impossibilité pour beaucoup d'imaginer des motivations ou des comportements qui dépassent les leurs (évoquant la conduite du P. Kolbe se proposant pour mourir à la place de l'un de ses camarades de déportation, père de famille, un collègue refusait d'y voir autre chose qu'un suicide...).

aux hommes « l'écoute dans la nuit » bien avant la « bienveillante attention » du psychanalyste.

Toute une évolution se dessine qui marque autant d'abandons de problématiques diverses : non plus la foi conçue comme une potion magique permettant aux chrétiens d'être les meilleurs, ni la recherche stérile de la spécificité chrétienne, ni même le comparatisme diffus qui finit par tourner à notre désavantage. Ainsi déposés de tous nos faux privilèges, *comment donc comprendre dans la foi les valeurs propres à un milieu* et qui s'appellent ici : aide, patience, service, écoute, etc. ?

B/ *Présentement* donc, on ne voit plus de quel ordre serait le caractère opératoire de la foi. Elle ne sert de rien. Inquiétante absence de la foi — enseignée jadis comme « opérationnelle » — au moment même où nous effectuons ce qu'elle nous proposait comme service du prochain.

Impression étrange que cette impossibilité de dire ce que la foi représente pour nous, alors que nous pouvons encore formuler d'une certaine manière une appartenance politique ou syndicale !

Inutilité, absence, et aussi insignifiance de la foi ! Quand nous avons, par exemple permis à des êtres de s'accepter, de co-exister avec d'autres, de supporter la réalité, n'est-ce pas là œuvre de restauration et de salut ? Que serait alors et qu'apporte le salut chrétien ? Est-il si nécessaire de vouloir encore « en rajouter » ? Toute une problématique de l'extériorité du salut chrétien par rapport à la promotion d'une personne, serait ici à reconsidérer.

Le « surcroît » de la foi apparaît comme un superflu (11).

Le malaise de l'inutilité de la foi se double de l'expérience d'une vie de travail en équipe dont les principes reprennent littéralement les expressions de la vie communautaire de style évangélique ; par exemple, la volonté de « partager les misères de la vie quotidienne » n'est plus un vain mot ou une pieuse résolution, alors même que la vie quotidienne en psychiatrie n'est pas rose mais signifie le plus souvent, « de la merde, du sang et des larmes ».

Ainsi, les thèmes et l'expérience de la foi semblent-ils avoir été délogés et avantageusement remplacés par l'impératif thérapeutique et la difficile réalisation d'un travail effectivement communautaire.

## Des questions, encore des questions...

A tout ce travail intérieur de la remise en cause personnelle sont liées des questions plus générales qui jalonnent une perspective de recherche.

— L'incertitude personnelle, par exemple, ne suffit pas à expliquer le dégoût puis le désintérêt pour un certain nombre

---

(11) D'un point de vue plus large, il y aurait à réfléchir à cette proximité de l'idéal chrétien et de la pratique d'une science et d'une technique comme la psychanalyse. Ce n'est sans doute pas par hasard si un certain nombre des prêtres (des religieux surtout) qui abandonnent le ministère deviennent psychothérapeutes-psychanalystes. Pour eux, semble-t-il, ce n'est pas seulement l'aboutissement de l'aventure psychanalytique personnelle, c'est une manière de « se récupérer », de récupérer en tout cas une grande part de leur vocation dans une autre praxis également dévouée au service de l'homme fraternellement considéré.

de questions dogmatiques. Mais alors peut-on encore se dire chrétien ou catholique quand la foi tend à perdre son contenu, quand toutes sortes de « vérités » de la foi non seulement nous gênent mais nous laissent absolument indifférents ? Quand l'existence semble devoir être vécue sous le signe de l'universelle ambiguïté, toute affirmation provoque malaise. *Comment se reconnaître encore membre d'une Eglise dogmatique ?*

— Où se réfugie donc « la foi » ? D'un côté, en effet, nous constatons que son « contenu objectif » s'amenuise ; d'un autre côté, amenés à mieux repérer certains types de tempéraments (et sans retomber dans les pièges de quelque caractérologie), nous sommes frappés de constater également la diversité des « contentants » : expressions et attitudes de foi apparaissent terriblement relatives à une personnalité qui s'est ainsi structurée au gré de son hérédité et de son histoire. Au delà d'un « œcuménisme » toujours possible par réduction au plus petit commun dénominateur (un certain « essentiel » exprimé en termes de plus en plus imprécis), *la diversité des approches, des compréhensions, et des mises en œuvre de la foi laisse-t-elle place à une « unité de la foi », à une « unité dans la foi » ?* (12).

— Situation difficile : dans un climat indifférent ou hostile, nous vivons une grande incertitude personnelle liée à une

---

(12) La crise du contenu n'est pas propre au Christianisme. Des spécialistes de l'Histoire des Religions le montreraient facilement. Finalement, après des siècles de polémiques ou de croisades, les montagnes religieuses sont en train d'accoucher d'une souris : quelques vagues propositions sur le sens de la vie, l'esprit de tolérance, et une éventuelle vie au delà de la mort.

relecture de ce que nous avons été jusqu'à. Beaucoup de mots se sont usés ; et les mots nous manquent pour exprimer ce que nous ressentons ou recherchons encore, peut-être par peur de « perdre » quelque chose de vital. Si nous ne pouvons plus rien réaffirmer tranquillement, au moins ne voulons-nous pas enterrer les problèmes. Certains jours, il semble que la seule attitude de foi soit *le doute comme maintien de la question ouverte*. Que subsiste au moins cela, mais tout cela.

— Faut-il vraiment se résigner ou se consacrer à vivre cette tension ? Que cache donc cette recherche repoussant toujours plus loin son objet ? n'y a-t-il pas là l'indice d'une faiblesse ou d'une peur secrètes ? « Une bonne fois pour toutes, est-ce qu'on accepte la réalité humaine bien limitée, ou bien y a-t-il quand même une dimension autre ? ». Dans la manière même de vivre cette intense « questionite », une évolution se dessine : « Tout — l'essentiel — est aujourd'hui question... mais peut-être plus pour très longtemps,

---

(13) Moins encore en ce domaine qu'en d'autres, un chrétien ne saurait faire l'ange, renvoyer les pauvres névrosés à leur thérapeutique, en se croyant d'un autre bord. Qui peut se dire indemne de toute contamination névrotique dans sa foi ou ses attitudes religieuses ?

car j'ai l'impression que, très vite, celle-ci même devient totalement inexistante, ou du moins inintéressante... ». « Au lieu de cultiver de façon quasi obsessionnelle et obsédante ce genre de question, ne ferait-on pas mieux de s'en détacher, de s'en foutre un peu ? Après quoi, on verrait !... ». *Projet possible ou illusoire que d'évacuer ainsi toute anxiété névrotique de nos préoccupations religieuses (13) pour une réelle redécouverte de la gratuité de la foi ?*

Ce qui est ainsi vécu, c'est bien la volonté d'aller très profond, jusqu'au bout. Quotidiennement, en effet, avec les malades, nous sommes les témoins (et les acteurs) de cette investigation totale et absolument nécessaire : il ne saurait y avoir de territoire protégé, sinon toutes les défenses viendraient s'y réfugier « comme en un quartier réservé... ». Sans doute sommes-nous, malgré nous, fascinés par cette volonté de réduction et d'extirpation. Peut-être inconsciemment désirons-nous passer par la même épreuve (14). Contamination particulièrement peu souhaitable, pensera-t-on... Mais c'est celle que nous vivons.

---

(14) Par identification au malade aux prises avec l'analyste, ou par identification au médecin qui est lui-même passé par l'analyse ?

# Comment réagit-on à tout cela ?

Différentes attitudes sont possibles.

## Un misérable statu quo

Le statu quo est fait de la réaffirmation obstinée des grandes vérités de la foi redites dans les antiques formules, et de la proclamation de sa situation de croyant... On fait de l'apostolat. Tout cela ne dure pas bien longtemps (je fais référence ici à un exemple précis : la présence et le départ d'une religieuse). Les malades délirent ou sont agressifs ; les autres soignants trouvent cette attitude de plus en plus insupportable. Si quelques avertissements sont donnés et non suivis d'effet, l'exclusion a lieu, inexorable, au nom du sérieux professionnel : « Pas moyen de travailler avec quelqu'un comme ça ». Et le départ ne sera guère pleuré : « Elle n'a eu que ce qu'elle méritait ».

## La fuite

« Ici, on nous demande tout... il n'y a plus moyen d'être chrétien ». La nécessité de faire désormais professionnellement pour la thérapeutique ce qui auparavant était accompli comme un effort exigé par la foi ou la charité, n'est pas également supportée par tous.

A force de faire passer la foi dans la vie, il ne reste plus de la foi qu'une pratique qui trouve ici à s'exercer en dehors de toute réticence chrétienne, puisqu'aussi bien tout « témoignage » de sa foi comme de tous autres intérêts, en-

gagements ou convictions sont exclus de la réalité thérapeutique. Pour survivre comme « chrétien » il ne reste plus parfois qu'une seule issue : la sortie de secours, la fuite... Aller ailleurs où enfin on pourra retrouver des gestes à faire, des paroles à dire qui signeront la charité, et par là l'identité chrétienne. Quelques-uns choisissent donc le départ avant que l'essoufflement ne devienne trop dramatique. Salutaire sagesse ?

D'autres, peu nombreux il est vrai, semblent abandonner le souci d'une meilleure compréhension (sociale, politique ou spirituelle) de ce qu'ils font et cherchent périodiquement des hauts-lieux de refuge où des silencieux et des mystiques leur apprennent à relativiser toute leur expérience. Est-ce à dire que, dans l'impossibilité où nous nous trouvons d'inscrire notre foi dans le quotidien, il nous faille reprendre pied, de temps en temps, dans l'éternel... (La question, bien sûr, doit être nuancée : car est-ce une fuite, un équilibre prudent ou naturel, ce rythme alternant dont les évangiles témoignent précisément à propos de Jésus ?).

## Un isolement silencieux

Pour beaucoup, pour la plupart, c'est la crise et souvent la mise en veilleuse de toutes les questions qui ne peuvent plus être dites publiquement ; ni dans le milieu de travail où une telle inquiétude serait mal venue ; ni dans l'« Eglise »

peu préparée à accueillir ces remises en cause, et qui continue de partager la méfiance et la réserve habituelles à l'égard de tous ceux qui s'occupent des malades mentaux (l'hypothèse de la contagion de la folie volontiers avancée). Il est significatif qu'à « Pentecôte 71 : rencontre des chrétiens de la santé », la prière universelle de la messe ait demandé « que tous ceux qui vivent l'expérience de la mise en œuvre de ces techniques psychologiques trouvent dans l'Eglise accueil et sympathie, et non plus méfiance, jugement, mise à l'écart... ».

Isolement donc, et repli sur soi puisqu'aussi bien on risque de ne se « retrouver » nulle part : ni dans l'anonymat des messes aux homélies bien intentionnées et insupportables, ni même aux réunions autrefois fréquentées avec d'autres chrétiens : les explications proposées aux « faits de vie » apparaissent bien fades par rapport au vécu hospitalier et l'expérience psychiatrique semble tellement particulière que les autres membres de l'équipe tendent à l'évacuer. De plus, en dehors de l'hôpital, une certaine intolérance à tel ou tel trait pathologique nous rend pénible ou plus difficile la rencontre de personnes et encore plus de prêtres que nous ressentons comme obsessionnels, pervers, mal à l'aise dans leurs relations féminines (15).

Plus péniblement encore, les retrouvailles avec les amis de ces équipes sont parfois gâchées par la rapidité de nos évolutions personnelles ou par les ré-

---

(15) Les exemples seraient évidemment innombrables. Citons simplement, au titre de son ambiguïté, cet éloge récent d'un prêtre décédé : « Ce religieux extraordinaire qui ne serrait jamais de lui-même la main d'une femme » (Georges Hourdin : *La Vie Catholique* n° 1365, 6-12 octobre 1971).

flexes d'interprétation acquis professionnellement. C'est ainsi que des formulations spontanées de la foi ou de ses conséquences deviennent brutalement, pour nous, suspectes par ce qu'elles dévoilent de la personnalité de celui qui les exprime ou de sa représentation de Dieu. Par manière d'exemple, deux phrases qui pourraient présenter leurs auteurs comme des modèles suffiront à faire comprendre cette suspicion. D'un ami qui professe : « Si je n'avais pas rencontré Jésus-Christ, vraiment la vie ne me semblerait pas la peine d'être vécue... » (alors quoi, il vaudrait mieux mourir, se suicider ?), on s'interroge sur le visage de Dieu compensateur dont il a tellement besoin pour accepter la pauvre réalité de la vie donnée à tous les hommes. Et quand un autre avoue ou proclame : « s'il n'y avait pas Dieu, sa loi révélée, son Evangile, je ne me générerais pas... » (c'est-à-dire : qu'est-ce que je m'en taperais...) ; c'est toute une représentation du Dieu castrateur et interdicteur qui est peut-être là sous-jacente. Désaccord sur de telles conceptions du sens de la vie et de la foi ; malaise de déceler ainsi ces sous-entendus éventuels sans pouvoir toujours les exprimer ou les faire comprendre.

## Une certaine attente

Quelle attente ? L'envie de sortir enfin de son isolement et de se restituer comme chrétien avec d'autres, aux prises avec les mêmes incertitudes ou les mêmes remises en cause.

\* Pas seulement pour trouver là l'occasion de relations intéressantes ou rassurantes (desir de se « faire des amis » ou de répondre à l'insécurité déclenchée).

\* Pas seulement (mieux vaut le préciser !) pour être dans le vent, savourer le plaisir de parler « table rase » et « interrogations radicales », et finalement pouvoir dire : « Nous, on n'est pas comme ces publicains... on s'interroge... » (1).

\* Pas seulement pour évoquer des questions théoriques et générales (la référence au Christianisme et à l'Évangile inspire-t-elle un point de vue et une attitude spécifiques sur des problèmes comme : la contraception en psychiatrie ; respect et liberté du malade ; morale, maladie mentale et normalité ?).

\* Mais bien pour partager la manière actuelle de se dire et de se vouloir encore chrétiens aujourd'hui.

Proposer de constituer un groupe, n'est-ce pas là une réponse facile, bien courte, voire dangereuse ? N'est-ce pas chercher à fuir son angoisse personnelle pour retrouver « la chaleur communicative des banquets » (?), ou bien « se mettre à table » entre angoissés et, ensemble, manier l'angoisse au point qu'elle devienne intolérable (16) ?

De fait, si, comme le suggère D. Anzieu, « les sujets humains vont à des groupes de la même façon que dans leur sommeil ils entrent en rêve », c'est-à-dire si toute réunion s'organise comme réalisation imaginaire de désirs, il sera nécessaire de mettre en commun et au clair nos motivations à vouloir faire partie d'un tel groupe : désir de répondre à l'insécurité déclenchée par un milieu inconnu ou volonté de recherche positive sur la foi.

(16) « Bon, alors, qu'est-ce qu'on décide : on s'angoisse ensemble, ou on se tient chaud ? » demandait brutalement une participante au démarrage d'un tel groupe. Et une lettre signalait le danger de « tomber soit dans le subjectivisme douçâtre, soit dans le pathos existentiel ».

De fait, également, tout spécialistes de la relation que nous sommes ou croyons être devenus (?), nous n'échapperons pas aux inévitables « questions de personnes » (atomes crochus ou non), ni aux lois de la dynamique d'un groupe et aux tensions que cela implique... Les meilleures intentions et un minimum de formation n'évacuent pas magiquement les obstacles.

Les difficultés ne manqueront pas, quel qu'en soit le niveau.

— Tentation de reparler des malades (on l'a vu : c'est la grande déformation).

— Hésitation à dire ce qui nous aide à vivre, à penser et à croire. Lieu de liberté d'expression, une telle confrontation appelle humilité personnelle, a priori, confiance en l'autre, respect de l'autre... (17).

— Décalage des évolutions spirituelles. Nous avons en effet les uns et les autres, vécu sur des slogans, sur des mots forts auxquels nous nous raccrochons encore par sécurité spirituelle. Mais ces mots s'usent les uns après les autres (et la dévaluation semble s'accélérer) ! Tous ces mots qui ont été et sont encore pour nous des repères et des étapes (« présence de Dieu » — « oblativité » — « rencontre de Jésus-Christ » — « construction du Royaume » — « le signe de l'Autre ») tous ces mots, nous ne les barrons pas en même temps.

Sous la diversité des formulations se livreront quelques batailles de conceptions théologiques et spirituelles. Espérons que l'écoute — professionnellement acquise — aidera la compréhension mutuelle.

(17) Si la foi est si difficile à exprimer de façon personnelle, si, en un sens, elle est « tabou », comme la sexualité, n'est-ce pas parce qu'elle exprime aussi le désir, le plus grand désir ?

# Un cheminement possible

Un chemin serait à ouvrir. Quel peut-il être ?

\* Refaire ensemble des « révisions de vie » ? Le travail professionnel et quotidien (réunion d'équipe, de synthèse...) a pris le relais de cette « méthode » avec une perspicacité, une lucidité, une efficacité autrement plus grandes...

\* Se confronter intellectuellement à de grandes vérités doctrinales pour les réaffirmer ensemble et en retrouver la saveur ? Mais est-ce encore ou déjà possible ?

Il s'agit bien plutôt de nous redire entre nous *ce que nous vivons encore de la foi et comment nous en vivons.*

Toute cette remise en cause semble en effet pouvoir être honnêtement menée et ne pas déboucher quasi fatalement — du moins pour tous — sur l'abandon de toute foi. La mise à nu de nos comportements religieux (préfabriqués, acquis, stéréotypés), la mise à nu des motivations inavouées qui intervenaient dans bien des attitudes dites « de foi », le vide découvert sous les formules naïvement répétées, l'infiltration généralisée du soupçon amènent à beaucoup élaguer et purifier, mais n'obligent pas nécessairement à conclure : « Notre foi vécue, après tout, ce n'était que cela », l'envoyant rejoindre à la décharge publique, et sans regret aucun, tout ce dont nous nous sommes débarrassés en « grandissant », à moins que, par quelque attendrissement nostalgique, nous ne lui gardions une place au musée de nos antiquités personnelles.

Il faut y regarder de plus près. La foi semble échapper — partiellement au moins — à ce processus réducteur. Elle a bien été cela pour nous. Mais elle n'est pas que cela. Et au delà de cette mise à l'épreuve, elle continue d'apparaître, encore et toujours, comme « autre chose ». Autre chose qui nous « dit », qui nous interpelle, qui continue de valoir pour nous. Autre chose qui emprunte le langage de la gratuité et du sens. C'est cela même qu'il faudrait tenter de mettre au clair entre nous. Au terme de ce décapage obligé, quelle représentation de Dieu vaut pour nous ? Comment le message de l'Évangile et le symbolisme ecclésial et sacramentel sont-ils pour nous signifiants ? Que pouvons-nous exprimer de notre expérience et de notre quête de Dieu dans un langage crédible, accessible ?

Donc sortir de cet isolement silencieux dans lequel beaucoup s'enferment, chacun en sa propre nuit. Oser s'interpeller : « Veilleur, où en es-tu de ta nuit ? Qu'espères-tu de l'aube ? Que vois-tu déjà poindre ? ». Croire que l'aube sera différente après cette nuit... même si elle n'est pas la même pour tous.

Le temps est venu *pour chacun d'abord* (nul groupe ne le fera à notre place) de vérifier ce qu'il croit, et comment, et ce qui l'aide à vivre. La tentation serait grande de chercher réassurance auprès de ceux qui sont censés avoir parcouru le chemin de la nuit... (ce qui nous dispenserait d'en faire l'expérience). Que chacun prenne donc — s'il ne l'a déjà fait —

le temps d'un certain silence, d'une certaine solitude, le temps de vivre sa nuit, le temps de la veille qui est peut-être, dans l'impossibilité de toute autre, une espèce de prière.

Expérience spirituelle, solitaire ou communautaire, mais aussi effort de réflexion, de compréhension, d'expression de la foi aujourd'hui. Recherche difficile mais urgente que personne sans doute ne fera pour nous. Mieux vaut ne pas attendre le grand théologien qui fournirait la synthèse toute faite. Ce serait là encore une manifestation de cette paresse qui a coûté si cher à l'Eglise au long de son histoire. Nous ne pouvons plus croire par procuration. Nous ne pouvons plus répéter quelques bonnes vérités chaque jour contredites par notre manière de comprendre, de penser et de vivre. Nous ne

pouvons plus nous décharger sur autrui de la réflexion théologique (18).

Nous sommes ainsi au pied du mur, contraints, mais heureux, d'avoir à tenter une solidarité d'Eglise (solidarité nouvelle et pourtant traditionnelle) : ré-entendre ensemble la parole qui s'est dite autrefois, rouvrir le chemin du Christ, vivre de la foi et la partager.

---

(18) Depuis des années, certains prophétisent ou revendiquent un « retour » à l'Eglise primitive (à sa pauvreté, sa fraternité, sa discrétion). L'évolution semble précipiter les choses en ce sens : on pense, bien sûr, à la multiplication des communautés de base comme cellules fraternelles contre-distinguées des rassemblements anonymes. Mais qu'on n'oublie pas un aspect très important des premières communautés chrétiennes : leur intense recherche et élaboration intellectuelle pour formuler la foi dont elles vivaient, et cela en vue de la transmettre... Parallèlement d'ailleurs, on peut remarquer aujourd'hui que certains chrétiens ne sont restés tels que par « une certaine fidélité à un idéal missionnaire » alors même que, du point de vue de la foi, ils étaient dans l'obscurité totale.

# En participant aux obsèques de Raymond Bouttefeux

André Depierre

---

Ses camarades de travail et du syndicat, comme les amis de son équipe sacerdotale l'ont trop respecté — dans la vérité de ce qu'il fut et demeure — pour que je verse dans l'éloge posthume. Et je l'ai moins connu qu'eux... Cependant, sa mort nous a manifesté des choses essentielles qui furent exprimées par les uns et les autres. En les recueillant ici, j'essaierai de ne jamais outrepasser ce que ses compagnons de tous les jours ont dit.

Un ouvrier de ses amis a fait ce constat : « Il a fallu sa mort pour nous révéler le profond de ce qu'il a été ». Et, de fait, pendant les quelques jours qui ont suivi son départ, vingt signes ont manifesté ce que fut fondamentalement sa vie.

Bien sûr, une grande peine étirent la foule de camarades, de militants, d'amis et de parents rassemblés pour la double célébration. Et pourtant, on ne sent aucune tristesse. Ce qui saisit et met en communion ces hommes et ces femmes, debout autour du cercueil, c'est, avec évidence, la fierté de l'avoir compté comme l'un d'entre eux, et la résolution commune de continuer à sa place les tâches

hier assumées par lui. Cela fut affirmé plusieurs fois, en conversation privée et en public.

Ses amis ont décidé que la cérémonie se fera en deux temps : à l'église, puis sur la place de la mairie de Vénissieux. Mais il n'y aura aucune discontinuité entre les deux actes de la célébration. Des militants syndicalistes et les prêtres l'ont préparée ensemble. Une délégation de ses camarades de travail a entouré sa dépouille, ici et là. Les mêmes gerbes l'y fleurissent : offertes par les parents, les vieux amis de Vénissieux — où il fut vicaire autrefois — les prêtres-ouvriers de Lyon, la section syndicale, la cellule communiste de l'usine et d'autres...

A la même heure, l'usine débraye, en hommage au camarade parti trop vite pour s'être trop donné...

Pour assurer les frais des obsèques et du transport au cimetière familial en Belgique, une collecte y a été organisée : elle dépasse 5.000 fr. La signification de ce geste est d'autant plus claire que tous savent la famille de Raymond aisée. Mais sa nouvelle famille — celle qu'il s'est choisie depuis six ans — c'est la classe ouvrière, et

d'abord les travailleurs de chez Brandt. Ceux-ci, sans phrases, montrent qu'ils l'ont bien compris : c'est à eux que revient la charge de son inhumation.

L'une de ses sœurs vit au Brésil, elle aussi consacrée au service d'autres opprimés. Mais à la nouvelle de son décès, son père, sa mère, son frère et son beau-frère sont arrivés de Belgique. La section syndicale obtient l'autorisation de les recevoir et de leur rendre hommage dans l'usine même où la mort est venue le chercher. Rien là qui ne puisse être interprété comme un privilège accordé par la direction au « prêtre » que fut Raymond ; en effet, elle refuse l'entrée de l'usine au prêtre-ouvrier qui les accompagne en voiture.

Chacun a emporté chez lui un tract tiré par la section syndicale de l'entreprise. En gros titre : « Un homme véritable ». « Nous avons la douleur de vous annoncer la mort du meilleur d'entre nous »... Ce n'est pas un mot gonflé. En quelques phrases courtes, réservées, dignes, on le montre tel qu'on l'a connu et qu'il demeurera dans la mémoire de ses camarades. Les hommages sur la place expliciteront encore les qualités d'être dont il a témoigné : l'amitié vécue comme un absolu - le dévouement infatigable - la parole courageuse et toujours nette - le scrupule professionnel - la compétence laborieusement acquise du militant - le souci et l'écoute de tous - enfin, le prêtre-ouvrier, fidèle à la foi donnée.

Il est patent, cependant, que personne ne veut accaparer Raymond. On ne cite ni titre ni hauts faits syndicaux. On l'aime trop pour aller contre sa rectitude et sa modestie : chacun sait que c'est seulement en regardant son intérieur qu'on peut retrouver sa vraie figure.

Mais, pour bien marquer tout ce qu'il fut, il faut situer Raymond avec ses racines et dans toute son histoire. En même temps qu'à lui, les responsables syndicaux rendent hommage à « tous les prêtres-ouvriers » qui ont fait le même choix que lui. Et ils remercient ses parents « d'avoir donné un tel fils à la classe ouvrière ». Deux d'entre eux accompagneront, d'ailleurs, sa dépouille mortelle jusqu'en Belgique. Neuf prêtres-ouvriers belges ont demandé leur demi-journée pour les y rejoindre pour le dernier au-revoir. L'un d'eux, qui fut récemment licencié « pour ses idées », écrit : « Ce qui s'est passé autour de la mort de Raymond nous a été rapporté par ses amis du syndicat. Tout cela retrace le sens de sa vie. Cette série de faits inhabituels exprime la fraternité ouvrière et l'amitié qui sont Esprit vivant, au cours de toutes les luttes menées ensemble pour plus de justice ; qui est Esprit capable de résurrection, puisque capable d'outrepasser la mort. Le sens de la mort est expliqué : aboutissement, couronnement de toute une vie : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Les fleurs, dont les copains ont abondamment entouré le cercueil, sont les vraies expressions d'une amitié, d'un amour qui fait ressusciter Raymond avec le Christ ». Et, connaissant bien la famille de Raymond, le prêtre-ouvrier belge ajoute : « Je suis resté en contact étroit avec ses parents depuis cet événement. Ils ont été secoués, bien sûr ; mais davantage, ils ont été amenés à surmonter leur peine, grâce à l'accueil incroyable des camarades de leur fils à l'usine Brandt, sa photo agrandie affichée sur les murs de l'entreprise — et à celui des prêtres de Vénissieux et des prêtres-ouvriers lyonnais. Ils se sont sentis tellement entourés, tellement chez eux là-bas, marqués par l'a-

mitié et la sympathie vraie et simple de tous qu'ils ont saisi, disent-ils, tout le solide de la fraternité ouvrière et de la mission des prêtres-ouvriers. La mort de Raymond est pour eux une révélation ».

Les faits rapportés ici sont collectifs et publics : qui pourrait sonder le mystère allumé au cœur

## La vocation reconnue

**LA VOCATION RECONNUE** par les camarades de travail. Combien de fois, depuis vingt-cinq ans, avons-nous demandé à l'Eglise d'honorer, en des prêtres ou des candidats au sacerdoce, leur appel par Dieu à partager toute la condition ouvrière ! Il ne s'agit pas d'abord de panoplie apostolique bien planifiée. L'important est que Dieu choisit et marque des hommes pour des responsabilités bien précises. Et la Bible nous apprend que ses choix ne sont pas toujours prévisibles ou raisonnables. L'origine sociale n'est pas forcément le premier critère de cette vocation, ni les besoins pastoraux du diocèse. Il dit : « Quitte ta famille et ton pays. Là-bas, je me prépare un peuple nombreux qui t'attend... à Corinthe... ou à Vénessieux ». Or, nous avons constaté souvent que, plus vite et

## La Foi célébrée

**LA FOI CELEBREE.** — Raymond avait horreur de faire étalage de la sienne. Toujours en recherche exigeante de vérité avec lui-même et avec les autres, il la passait au crible. Prenant garde de ne pas « utiliser » ses amitiés ou le rayonnement de son action militante pour divulguer ce qui était pourtant sa première raison de vivre. On sait qu'il en parlait plus facilement dans ses échanges privés. Et pourtant, au delà de sa discrétion, chacun savait bien où étaient sa source, son repère et

de chacun de ceux qui l'ont connu et en demeurent transformés ? « Le souvenir du Juste reste éternellement vivant. Par la mort, lui est entré dans la Paix ».

Me voilà maintenant amené à quelques réflexions plus personnelles. Puissè-je ne rien fausser et ne rien trahir !

mieux que les responsables de l'Eglise, les travailleurs comprennent le fond de cet appel irrépressible de l'Esprit sur un homme, leur camarade. Raymond était technicien, diplômé, belge, de famille aisée... Quand il entendit l'appel du Seigneur, il vint à la Mission de France pour pouvoir être prêtre-ouvrier un jour. C'était au temps où l'Eglise barrait la voie.

Ses copains de travail ont remercié son père et sa mère d'avoir donné un tel fils à la classe ouvrière. Ils ont admiré, en celui-ci, qu'il ait été jusqu'au bout fidèle à son premier engagement contre et malgré toutes ses possibilités, intellectuelles, professionnelles, familiales et sociales.

« Je te remercie, Père, de ce que tu as révélé ces choses aux humbles et aux ignorants ».

son Rocher. Puisque ses amis l'ont dit publiquement.

En lui, le respect d'autrui, l'autonomie voulue entre les responsabilités syndicales et ecclésiales, l'effacement du personnage clérical devant le service et l'amour quotidiens des hommes, n'ont fait que rendre plus parlant l'inexprimé, qui est l'Inexprimable.

Quand une existence est fondée sur la foi donnée, ça se voit ; les mots trop vite dits risquent de brouiller la Parole vivante qui est Vie. L'Evangile de Jésus-Christ ne

## La mort acceptée

## Une Eglise dépouillée, intérieure à un peuple vrai

nous a-t-il pas appris que les hommes reçoivent d'abord ce que l'on est, avant d'entendre ce que l'on a à dire ? « Il demanda à ses disciples de n'en pas parler, car l'heure de Dieu n'était pas encore venue ». Bavards et intellectuels,

Tous ont appris, après sa mort, que Raymond se savait condamné par sa maladie. Un beau-frère, chirurgien avait pensé qu'il n'avait pas le droit de lui refuser SA vérité. Et pourtant, comme un arbre accélère sa fécondité en fleurs et en fruits dans les années qui précèdent sa mort, Raymond n'a rien dit à personne ; simple-

Une foule serrée et bouleversée autour de son cercueil ; un silence débordant d'Esprit ; une Eucharistie sobre, collant au plus près avec ce que fut la vie, la foi, la mort de Raymond, prêtre-ouvrier. Un évêque effacé, béret à la main dans les rangs du peuple, à l'église comme sur la place. Qui prie, qui ne prie pas ? Qui croit à la Résurrection, qui n'y croit pas ? La frontière est d'abord en chacun de nous. Mais la survie spirituelle de Raymond, dont l'esprit, aujourd'hui, se démultiplie dans mille esprits, remplit tous les cœurs.

Voilà donc un vrai peuple, uni par cette fervente volonté de com-

soucieux d'efficacité immédiate en un domaine où tout est grâce — nous perdons le sens de Celui qui s'est dit lui-même Innommable.

Mais quand le témoignage d'« un homme véritable » est véridique, sa foi devient crédible.

ment, il a continué un peu plus et un peu mieux qu'avant.

Et le tract de l'usine ajoutait à peu près : « La mort d'un militant est une semence. Elle prépare la relève ». Etait-il besoin d'entendre les Evangiles ou saint Paul pour comprendre combien ce langage approche celui du Christ en son Mystère pascal : « Si le grain ne meurt... ».

battre pour la justice. Son âme commune affleure de partout. Car un peuple, c'est d'abord une espérance partagée et ravivée tous les jours dans les hauts et les bas de son avancée collective, vers sa libération. Les coudes serrés quand arrive l'épreuve. N'est-ce pas par ces chemins-là aussi que se construit l'histoire sainte ? Et le sacerdoce nouveau du « Serviteur » de Dieu, celui d'Isaïe, celui de la lettre aux Hébreux — celui de la prière sacerdotale que nous lisions tout à l'heure, n'a-t-il pas rempli jusqu'au bord la vie donnée, usée et offerte lucidement par Raymond ?

# Allocution d'un militant syndicaliste

Mon vieux Raymond,

Parce que je suis ton ami, l'Union syndicale des Travailleurs de la Métallurgie du Rhône, ainsi que les copains, m'ont confié la lourde tâche de te rendre l'hommage que la C.G.T. et toute la classe ouvrière te doivent, au terme de ta brève vie.

Et cet hommage ne peut s'effectuer qu'à l'image de ta vie, c'est-à-dire en toute simplicité.

Je voudrais dire aussi, peut-être au risque de choquer, qu'il est impossible, malgré toute la peine que nous éprouvons, de te rendre cet hommage dans la tristesse ; ce serait tellement en contradiction avec ta personnalité, avec ton air bon enfant et ce sourire narquois qui éclairait si souvent ton visage, même dans les moments difficiles.

Aussi, nous nous efforcerons de remplacer cette tristesse par la confiance ; confiance dans l'avenir ; confiance dans cette société plus juste et plus humaine, dont toi et nous, sommes chaque jour les bâtisseurs.

Ta vie, il est bien difficile d'en retracer toutes les étapes : tu acceptais si peu de parler de toi... Ce que nous savons, c'est que — pour toi — elle a pris un sens profond lorsque tu l'as vécue dans la classe ouvrière. C'est si vrai que le Séminaire ne t'ayant pas emballé, tu es venu en France, pour vivre en usine, avec la Mission de France constituée par les prêtres-ouvriers qui militent à nos côtés.

Depuis 1964, tu es Vénissieux ;

d'abord comme dépanneur télé, mais là encore tu t'y trouves mal à l'aise. A tes copains, prêtres-ouvriers, avec qui tu vis et qui te proposent d'être technicien en usine (puisque tu avais les diplômes d'électronicien), tu refuses tout net.

Tu leur dis ton désir de vivre parmi les plus exploités et tu rentres chez Brandt.

Nous qui t'avons connu avant cette période, nous pouvons dire que c'est là que tu t'es réalisé pleinement, dans ton élément.

La fin de ta vie a été une période où tu étais profondément heureux et tu es mort au travail, comme tu le souhaitais secrètement.

Nous savons aujourd'hui, et aujourd'hui seulement, que tu étais parfaitement conscient de la gravité de ton état ; ton beau-frère, qui t'avait opéré en 1968, t'en avait informé sans détour, comme tu l'exigeais. A l'époque, il t'avait donné très peu de temps à vivre.

Et c'est à nos yeux une des raisons supplémentaires qui font que nous apprécions ce que tu nous a donné :

— Ton amitié, sincère, profonde, loyale, qualité combien difficile à mettre en valeur dans la bataille que nous menons tous les jours.

— Ton dynamisme et ta joie communicative, dans la vie syndicale comme dans les relations avec les copains.

— Ton don total de toi-même qui se retrouve dans l'organisation du Syndicat où tu savais si bien

t'effacer pour que les autres prennent des responsabilités alors qu'il t'aurait été souvent plus facile de faire toi même le travail.

— Enfin, le sérieux qui t'animait dans ton travail, aussi bien de militant que d'ouvrier-contrôleur, pour lequel la Direction n'a jamais pu te prendre en défaut, malgré toutes ses tentatives.

Si nous venons, dans un hommage syndical, de parler tour à tour du militant de la C.G.T. et du prêtre que tu étais, c'est parce que nous refusons de couper ta vie en tranches. Que tu sois prêtre, ne nous gêne nullement. Bien au contraire, nous en tirons une bien légitime fierté car, par ton choix syndical, tu as démontré que la C.G.T. est vraiment ouverte à tous et que chaque travailleur, quelles que soient les convictions politiques, philosophiques et religieuses qui l'animent, y a sa place.

Tu as adhéré à la C.G.T. parce qu'elle propose de supprimer par la lutte des classes, l'exploitation de l'homme par l'homme, parce qu'elle lutte pour construire une société socialiste.

Enfin, tu as œuvré, avec tes camarades, pour que, chez Brandt comme ailleurs, la C.G.T. soit un syndicat de masse et de classe.

\*\*

Après la stupeur, puis la grande tristesse dans laquelle la nouvelle de ta mort a plongé tous tes amis, aujourd'hui, nous devons réagir. Réagir car il le faut bien, réagir car c'est ainsi que tu l'aurais voulu.

Et la meilleure façon d'être fidèle à ta vie et à ta mémoire, n'est-ce pas de CONTINUER LE COMBAT, celui de la classe ouvrière, contre ses exploités et pour sa libération, celui précisément pour lequel tu avais opté et auquel tu participais chaque jour,

à la CIAPEM, avec tes compagnons de lutte.

A vous, les travailleuses et les travailleurs de Brandt, qui êtes si attristés, à vous de mettre toute votre fidélité à l'œuvre de Raymond, en continuant la bataille, en vous partageant et en prenant chacune et chacun, un petit bout de son immense activité.

Pour sûr, c'est ainsi qu'il l'aurait voulu, n'en êtes-vous pas persuadés ?

A nous tous aussi de ne pas oublier dans notre vie de militant, l'exemple de générosité et de simplicité qu'était Raymond.

Ainsi, le sacrifice de sa vie pour la classe ouvrière n'aura pas été inutile : ce qu'il a semé va continuer de mûrir, de pousser et déjà riche s'avère la récolte pour le mouvement ouvrier.

C'est ce souvenir que nous garderons, en remplaçant le sentiment de tristesse qui nous anime, par un sentiment de confiance.

Confiance dans l'avenir de la classe ouvrière, car aussi bien le travail de tous que les sacrifices comme celui de Raymond, en apportant plus de bonheur aux travailleurs, les rapprochent du jour où sera finie l'exploitation de l'homme par l'homme.

Merci, Raymond, de nous l'avoir si discrètement rappelé.

Merci, d'avoir œuvré si ardemment pour l'unité d'une seule classe ouvrière unie dans un même combat.

Merci, pour ton courage, ta générosité et ton amitié aussi profonde : ils sont pour nous, valeur d'exemple.

\*\*

A Monsieur et Madame BOUTTEFEUX, les parents de Raymond, à Fernand BOUTTE-

FEUX, son frère, à Christian BOTTMAN, son beau-frère et ami, qui nous ont fait l'honneur et la gentillesse d'être présents à notre hommage syndical à vous quatre, si admirables de courage et de dignité, le mouvement syndical de la Métallurgie lyonnaise vous adresse ses sentiments de solidarité et d'amitié qui vous aideront, nous en sommes persuadés, à supporter cette dure épreuve.

Nous n'oublierons pas tout l'ap-

port, oh combien positif, que votre fils lui a donné.

\*~\*

Chers Amis,

Chers Camarades,

Avant de nous séparer, nous vous demandons d'observer une minute de silence à la mémoire de

**Raymond BOUTTEFEUX**

Militant de la C.G.T.

Prêtre-ouvrier

qui a fait don de sa vie pour la libération de la classe ouvrière.

## *Carnet de la Mission*

Les pères de Georges HEUDE (Bugeat) et de Louis DUCROS sont décédés récemment.

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici l'assurance de notre amitié et de nos prières.

# Ouvrages reçus

---

**Débat sur la Foi**

*Marcel LEGAUT — François VARILLON*  
C.C.I.F. Ed. Desclée de Brouwer.

**Journal du Barbare**

*Roger BOUTEFEU*  
Ed. du Seuil.

**Quel est ton nom...**

*François CHAGNEAU*  
Ed. Desclée.

**Résurrection, Eucharistie et Genèse  
de l'homme**

*Gustave MARTELET*  
Ed. Desclée.

**La société moderne, épreuve de la  
Foi**

*Louis BOISSET*  
Coll. Foi Chrétienne.  
Ed. Centurion.

**Prière du temps présent  
Nouvel Office**

Ed. Desclée de Brouwer.

**La femme**

*Jean VINATIER*  
Ed. Ouvrières.

## Numéros disponibles

- n° 24 : Dans une commune à municipalité communiste (session pastorale de Lourdes) — La lutte contre la maladie : une victoire incertaine (A. Pitrou).
- n° 25 : La ville en question (A. Pitrou) — Le Mirail (Une équipe sacerdotale) — Fiches de travail de la Recherche Commune.
- n° 26 : La deuxième décennie du développement (P. Moreau) — L'évolution de la Tunisie et les questions qu'elle pose à l'Eglise (Une équipe prêtres-laïcs) — La rencontre de l'autre (E. Cossement) — Le sens de l'universel dans la Mission (J. Frisque).
- n° 27 : Recherche commune : Diverses contributions.  
« Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme » (M. Légaut) Jean Deries.
- n° 28 : La « théologie de l'Espérance » de Jürgen Moltmann (M. Massard) — A propos du sacerdoce ministériel — Lettre ouverte aux Evêques du Synode.
- n° 30 : L'autorité dans l'Eglise et la pluralisation politique des chrétiens (E. Deschamps). — Mariage et célibat. — Sacerdoce et Mission (Collectif).
- n° 31 : Que s'est-il donc passé au Synode P (R. Salaün) — Cheminements pour retrouver la réalité de l'Eglise et la construire aujourd'hui (Les Services) — Document de l'Equipe centrale.
- n° 32 : L'expérience de Dieu vécue aujourd'hui : Thérèse Martin, Louis Augros, Jean-Marie Ploux — Croire et annoncer Jésus-Christ (travail d'un atelier).